

LE RHONÉ.

DESCRIPTION HISTORIQUE ET PITTORESQUE

DE SON COURS,

DEPUIS SA SOURCE JUSQU'A LA MER.

PAR M. SAUVAN.

OUVRAGE EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI.

1^{re} Livraison.

PARIS,

CHEZ J. F. OSTERVALD ÉDITEUR, RUE GAILLON, N° 10;

H. RITTNER, BOULEVARD MONTMARTRE, N° 12,

ET A LONDRES 8 SURREY STREET, STRAND;

G. LOBY FILS, A BERNE ET A NEUCHÂTEL.

1829.

LE RHONE.

DESCRIPTION HISTORIQUE ET PITTORESQUE

DE SON COURS,

DEPUIS SA SOURCE JUSQU'A LA MER.

LE RHONE

PARIS

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LE RHONE.

DESCRIPTION HISTORIQUE ET PITTORESQUE

DE SON COURS,

DEPUIS SA SOURCE JUSQU'A LA MER.

PAR M. SAUVAN.

OUVRAGE EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI.

VOLUME I.

PARIS,

CHEZ J. F. OSTERVALD ÉDITEUR, RUE GAILLON, N° 10;

H. RITTNER, BOULEVARD MONTMARTRE, N° 12,

ET A LONDRES 8 SURREY STREET, STRAND;

G. LORY FILS, A BERNE ET A NEUCHATEL.

1829.

Rh 369

LE RHONE

DESCRIPTION HISTORIQUE ET PITTORESQUE

DE SON COUNTRY

ET DE SA VEGÉTATION

PAR M. SÉVÈRE

OUVRAGE ÉCRIT PAR VOYAGE EN 1841

1842



70/1333

1842

LE RHONE

DESCRIPTION HISTORIQUE ET PITTORESQUE

DE SON COUNTRY

ET DE SA VEGÉTATION

1842



Maxi de Meuron pinx.

Falkenstein sculp.

LE RHÔNE PRÈS DE SA SOURCE .

Paris, chez Rittner, in Boulevard Montmartre. London, March 1859, published by Rittner, 8, Sursey St. Strand.

A Monsieur
Le Vicomte de La Rochefoucauld,
Aide-de-Camp du Roi,

Directeur-Général des Beaux-Arts, de la Maison de Sa Majesté,
Membre de la Chambre des Députés.

Monsieur le Vicomte,

L'hommage libre que je prends la liberté de vous adresser est bien justifié par les actes de votre administration. Les gens de lettres n'oublieront jamais vos généreux efforts pour parvenir à assurer à leurs héritiers une propriété qui devrait être sacrée entre toutes. Justice sera rendue un jour, et la reconnaissance sait déjà qu'elle devra s'adresser au Prince auguste, protecteur de tous les intérêts!

Permettez, Monsieur le Vicomte, que, devant un suffrage unanime, je me rende ici l'interprète de tous, et que je place sous votre honorable patronage une production que j'aurais voulu rendre plus digne de celui à qui j'ose l'offrir. Quelles que soient les imperfections de cet Ouvrage, il a cependant quelque mérite à mes yeux, puisqu'il me fournit l'occasion de vous présenter l'expression du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Vicomte,

Votre très humble et très obéissant Serviteur,

Sauoy.

LE VALAIS.



Scène de la source du Rhône.

Falkenstein sculp.

SOURCE DU RHÔNE .

à Paris chez l'auteur, au Boulevard Montmartre. London March 1849 published by Rittner & Sundry S^t Strand.

LE VALAIS.

LE Valais, en latin *Vallesia*, en allemand *Wallis* ou *Walliserland*, forme le vingtième canton de la confédération helvétique; il est divisé en treize dizains : le haut Valais en contient huit, dont la population est de 34,000 âmes; le bas Valais se compose de cinq dizains et compte 30,000 habitans. Ce pays forme une vallée longitudinale située au milieu des Alpes, qui s'étend depuis la montagne du Furca ou de la Fourche jusqu'à Martigny dans la direction du sud-ouest, l'espace de 30 lieues; elle se prolonge ensuite environ 8 lieues vers le nord-ouest, jusqu'au lac de Genève. Cette plaine que parcourt le Rhône a donc à peu près 39 lieues de développement; sa pente est de 713 toises, sa plus grande largeur dans le bas Valais est d'une lieue et un quart; elle diminue considérablement au-dessus de Brieg, et à partir de Lax elle n'offre souvent à l'œil qu'un gouffre dont le Rhône suffit seul à occuper le fond.

Deux chaînes de montagnes les plus élevées de l'Europe, partant de la Fourche et se réunissant de nouveau au Mont-Blanc, entourent le Valais d'une ceinture de glaces éternelles. Celle située au nord le sépare des cantons suisses; au-delà de la chaîne méridionale se trouvent l'Italie et le Piémont; à l'ouest est la Savoie. Dans la première on voit

le Finster-Aarhorn élevé de 2,206 toises, la Jung-Frau de 2,145, le Balmhorn de 1,905 toises, et les nombreux glaciers qui en dépendent. Dans la seconde se trouvent le Mont-Blanc, élevé de 2,466 toises, le Mont-Rosa de 2,430, et le Mont-Cervin, élevé de 2,309 toises. Ces pics ne laissent entre eux qu'un petit nombre de passages étroits et praticables seulement pendant quelques mois de l'année aux habitans des montagnes, aux chasseurs et aux mulets: tels sont, au nord, la Gemmi et le Grimsel, qui communiquent avec le canton de Berne; à l'orient, le passage de la Fourche, qui aboutit au canton d'Uri par la vallée d'Urseren; au midi le Griess, qui mène le voyageur dans les vallées de Formaza et d'Ossola; le Saint-Bernard, qui conduit à la cité d'Aost, et la Forclaz, à l'ouest, qui aboutit à Chamouni par le col de Balme ou la Tête-Noire. Deux routes seules peuvent être parcourues en voiture: celle qui traverse Saint-Maurice, venant de Genève ou du canton de Vaud, et celle du Simplon, qui conduit en Italie. On pouvait donc dire avec raison avant l'établissement de cette dernière route, qu'il suffisait de fermer la porte du pont de Saint-Maurice pour interdire toute entrée dans un pays de deux cents lieues de surface.

Outre la vallée principale du Rhône, le Valais en contient encore treize latérales habitées, dans la direction des Alpes méridionales, et trois dans la direction des Alpes septentrionales; plusieurs de ces vallées ont de trois à neuf lieues de longueur: les plus considérables sont celles de Bagnes, d'Hérens, d'Anniviers et de Viège; chacune d'elles se distingue par quelque trait particulier: celle-ci se trouve dans toute son étendue au niveau de la principale à laquelle elle aboutit; l'autre, au contraire, offre tous les signes auxquels on reconnaît celle des Alpes: une autre, couverte de forêts épaisses et élevées, ne contient qu'un petit nombre d'habitations; telle vallée latérale ne présente aux regards qu'une prairie vaste et fertile au milieu de laquelle quelques humbles cimes de rochers interrompent rarement la verdure, tandis qu'un torrent fougueux qui tombe du haut des montagnes occupe la presque totalité de cette gorge; l'on y rencontre à peine quelques chaumières: le voyageur est certain d'y trouver un accueil hospitalier.

«La nature y a laissé aux hommes peu de terre susceptible de culture. Elle occupe tout le reste par des monts, des fleuves, des torrens,

« des marais. Ce sont de petites portions de population disséminée et
« répandue çà et là; c'est un horizon resserré et sombre; c'est le silence
« d'une vaste solitude; c'est, en général, à l'exception de quelques sites
« et tableaux animés par une végétation féconde, le spectacle de la na-
« ture usée et se reposant sur des masses énormes, comme après une
« longue et frappante révolution du globe. »

La physionomie générale du Valais ne ressemble à aucune de celles des autres pays de l'Europe; tout dans celui-ci rappelle les bouleversemens du globe, qui, en lui donnant naissance, lui ont imprimé un caractère si particulier, que tel point de ce canton pourrait, aussi bien que l'amphithéâtre de Gavarnie, dans les Pyrénées, donner une image du chaos, puisque tout s'y trouve confondu. Un homme d'esprit disait que les bancs de gravier, les couches de sable, les coquillages, les dents de poissons et les débris d'animaux marins que l'on trouve dans les entrailles de la terre ou sur les montagnes du Valais, sont « les médailles du déluge ». Quelques personnes pensent qu'à une époque très reculée la vallée entière du Rhône ne formait qu'un lac de près de trente lieues de longueur, depuis Oberwald, situé au pied du Furca, jusqu'à Saint-Maurice, où la situation et l'examen des lieux semblent aujourd'hui encore donner à croire qu'il était alors fermé. Par une de ces révolutions plus communes ici que partout ailleurs, et dont on retrouve à chaque pas des indices, les eaux du lac, dans la partie où Brieg est située, étant pressées par le poids de celles qui, lors des fontes des neiges, se précipitaient du haut du Furca et du Grimsel, se seront fait jour à travers les rochers de Saint-Maurice, et l'écoulement se sera effectué vers le lac de Genève. C'est ainsi que les sommités du Jura, en face de l'ouverture du Valais, sont couvertes de débris de granits, dont les analogues se retrouvent au Mont-Vélan, qui domine le Saint-Bernard. L'examen de toute la vallée, et surtout de la partie inférieure auprès de Saint-Maurice, rend cette opinion très probable. En effet, les villages les plus anciens du Valais, et qui furent construits sur les mêmes emplacements où existaient les premières habitations, se trouvent aujourd'hui placés sur les flancs des montagnes, à des hauteurs considérables. Or, si le fond de la vallée eût été praticable, les colons s'y seraient bien certainement établis, ou tout au moins sur les premières

assises, au lieu de choisir des positions aussi désavantageuses en raison de leur grande élévation et de la roideur des plans escarpés qu'il faut gravir pour y parvenir. L'exploration attentive de l'entrée du Valais vient encore corroborer cette opinion. Cette entrée n'a qu'un jet de pierre en largeur, et on reconnaît que la formation des deux chaînes très rapprochées de ces montagnes est parfaitement identique; car à une distance de cent à deux cents toises en largeur, leurs couches transversales se répondent parfaitement dans une hauteur de plusieurs milliers de pieds. Quelques savans ne pensent-ils pas aussi qu'une révolution semblable a séparé jadis l'Espagne de l'Afrique, et formé le détroit de Gibraltar.

Le Valais, lorsqu'on l'examine du haut du Grimsel, de la Gemmi, du mont Furca, ou du sommet des montagnes qui couronnent Martigny, offre une vallée sombre, où l'œil ne pénètre qu'à peine, et n'apporte à l'esprit qu'une perception vague, douteuse. La disposition de cette gorge étroite est telle, sa profondeur est si considérable, que l'on ne saurait y distinguer les villages, les bourgs ni les villes; et les cimes même de ces édifices, de ces églises, de ces châteaux gothiques, que l'homme croit être si élevées parce qu'elles sont à quelques pieds au-dessus de sa tête, confondues avec les joncs des marais, échappent encore aux regards. Des rochers gigantesques, souvent frappés de la foudre, quelques crêtes inférieures dont la nudité attriste, des ravins profondément déchirés, des glaciers brillans qui pendent des hauteurs et qui vont rejoindre les plans du milieu, les lits des torrens souvent à sec et qui sillonnent les flancs décharnés des deux chaînes parallèles, et le fond de ce gouffre étroit coupé par un filet d'eau qui court en ruban argenté au milieu de ce chaos, voilà le spectacle unique dans le monde que présente le Valais, vu de l'une de ces sommités.

Depuis le Mont-Furca jusqu'au lac de Genève, on estime à quatre-vingts le nombre des petites rivières, torrens ou affluens qui mêlent leurs eaux à celles du Rhône. Aussitôt que la fonte des neiges est arrivée, ce fleuve, dans les environs de Reinaz et de Noville, point où il se jette dans le lac de Genève, a quelquefois une largeur deux ou trois fois plus considérable que dans le haut Valais. La température, dans le Valais, offre autant de variété que les sites; non-seulement sur les hautes Alpes elle n'est pas la même que sur les plateaux moins élevés



Paris de la Suisse gene.

Salomon 1849.

VUE GÉNÉRALE DES GLACIERS DU RHÔNE .

à Paris chez Bache, au Boulevard Montmartre . London March 1849, published by Bellini, 8, Surrey St. Strand .

et dans les vallées inférieures; mais j'ai reconnu qu'à des hauteurs égales elle diffère encore en raison des localités ou de leur disposition. Au pied de la Fourche, l'hiver dure sept mois. Brieg n'est éloigné que de onze lieues de cette montagne, et cependant, avant la fin de mars, on n'y voit ordinairement plus de neiges; c'est à Sierres que commence la partie chaude du Valais; on y cultive la vigne, ainsi qu'à Vétroz, à Lamarque, à Sion, à Fully et à Martigny; le thermomètre monte souvent dans le Valais à vingt-sept et vingt-huit degrés; et pourtant les variations de l'atmosphère sont si brusques que j'ai constaté le fait suivant: je pars de Sion à cinq heures du matin, le thermomètre était à zéro; j'arrive à dix heures à la cascade Pisse-Vache, la chaleur était étouffante: à une heure après midi en entrant à Bex, le froid était assez piquant pour m'obliger à reprendre mon manteau.

Le Valais était autrefois divisé en haut et bas pays; le haut Valais contenait sept dizains: Sion, Sierres, Louesche, Viege, Razon, Brieg et Goms; les sièges des bailliages du bas Valais se trouvaient à Saint-Maurice, Martigny, Monthey, Nenda, Boveret, Arden, et Bagne. Le Valais était jadis habité par les Vibériens, les Sédunois et les Verragres; leurs terres s'étendaient depuis les frontières des Allobroges, le lac Léman et le Rhône jusqu'aux sommets des Alpes. Jules César, Strabon, et Plin, font mention de ces peuples. A dater du cinquième siècle, le Valais fit partie des divers royaumes de Bourgogne. En 1032, la mort de Rodolphe III ayant mis fin à la dernière de ces monarchies, l'empereur Conrad II s'empara de toute la contrée; il donna le bas Valais à Humbert, comte de Savoie, et laissa le haut Valais dans la dépendance de l'évêque de Sion. En 1250, pendant l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Frédéric II, les Valaisans aspirèrent à la liberté; ils s'assurèrent par des alliances l'appui des villes de leur voisinage, et après de longues et sanglantes querelles avec leurs évêques qui étaient soutenus par la maison de Savoie et par plusieurs gentilshommes, les communes de Brieg, de Naters et de Viege, parvinrent à conclure, en 1417, une alliance avec les cantons suisses de Lucerne, d'Uri, et d'Unterwald. En 1475, avec le secours de leurs alliés et des Bernois, les Valaisans du haut pays conquièrent et asservirent le bas Valais. Dès l'année 1533, une alliance étroite et perpétuelle avec le canton de Berne

et les sept cantons catholiques attacha irrévocablement le Valais à la confédération helvétique. Ce pays prit donc part aux guerres qu'elle eut à soutenir, et conclut, à l'instar des cantons, diverses capitulations pour fournir des troupes aux puissances étrangères. En 1798 il subit le sort du reste de la Suisse, et forma une république à part sous la protection immédiate de la France, à laquelle il fut réuni en 1810, sous le nom de département du Simplon. Peu d'années après, les événemens de la guerre changèrent encore ses destins; en vertu de l'acte du congrès de Vienne, du mois de mars 1815, il fit partie, comme canton indépendant, de la confédération helvétique.

Avant la guerre de 1798, les habitans du bas Valais étaient sujets vassaux des habitans du haut Valais, comme les Vaudois étaient sujets vassaux des seigneurs de Berne. Les dizains du haut Valais, qui exerçaient la souveraineté, formaient autant de petites républiques; chacune d'elles avait sa haute juridiction, et son conseil présidé par un capitaine. Les députés de ces dizains, convoqués à Sion par un capitaine général, composaient un conseil national qui traitait de la paix, de la guerre, et de toutes les affaires qui intéressaient le pays. L'évêque de Sion avait voix et séance au conseil; il en scellait les actes, en sa qualité de comte et de préfet du Valais, dignité qui, avec le titre de prince, lui avait été anciennement conférée par les empereurs d'Allemagne; la monnaie du pays était aussi frappée à son coin. Le conseil général nommait le capitaine du pays, le chancelier, et les baillis qui gouvernaient le bas Valais. Depuis 1798, tous les Valaisans sans distinction ont été admis à la souveraineté; aux sept dizains anciens du haut Valais, on a ajouté cinq nouveaux dizains formés du bas Valais, dont les habitans autrefois étaient seulement sujets.

Le temps a fait justice dans le Valais d'un usage fort ancien, la Matze ou Masse. Lorsque des hommes du peuple croyaient avoir à se plaindre d'un noble ou d'un magistrat puissant, ils s'assemblaient tumultueusement, et portaient devant la maison de celui que l'on voulait proscrire une masse, ou morceau de bois, dans lequel chacun des conjurés avait enfoncé un clou. L'apparition de la terrible masse suffisait pour obliger le proscrit à se dérober à la fureur populaire en prenant la fuite; ses biens étaient presque toujours pillés. Excepté chez les Scythes sauvages,

je ne retrouve pas dans l'histoire d'exemple d'un ostracisme d'autant plus odieux, que l'accusé se voyait condamné sans avoir pu même essayer de se justifier: trop souvent ses richesses, ou la considération dont il était entouré, suffisaient pour lui mériter la haine de ses ennemis. Cet usage, sur l'origine duquel Sprenger, Cimpler, et Shinner ne sont pas d'accord, a été enfin aboli, mais seulement sur les représentations réitérées de la diète helvétique.

La part que les Valaisans prirent aux affaires générales de l'Europe, dans les quinzième et seizième siècles, peut encore être rappelée à Sion, où les noms de Shinner et de Supersaxe sont quelquefois prononcés; mais ces faits ne présentent aujourd'hui qu'un intérêt bien secondaire, et je ne les crois pas dignes d'une mention particulière. Dans l'état actuel, les Valaisans de toutes les classes, de toutes les opinions, s'accordent à reconnaître que la réunion momentanée du Valais à la France a été très avantageuse à ce pays. Pour le prouver, je n'ai besoin que de rapporter ce que dit à ce sujet un écrivain genevois que l'on ne soupçonnera pas de partialité. «La paix renaît ensuite; une route superbe s'élève au milieu
«de ces montagnes; des voyageurs la parcourent en foule; les Valaisans
«malgré eux apprennent à connaître les hommes: ils s'enrichissent sans
«l'avoir désiré; leurs maisons détruites par la guerre seront rebâties sur
«des plans plus commodes et plus favorables à la santé; leurs champs
«seront mieux cultivés; ils apprendront à échanger ce que leur sol four-
«nit contre le produit de l'industrie des étrangers. La France a travaillé
«à la prospérité de ce pays, en faisant construire une route qui sera
«pour les Valaisans d'une grande utilité, et dont ils n'auraient pu sup-
«porter la dépense. En abolissant les distinctions qui existaient entre
«le haut et le bas Valais depuis que celui-ci avait été conquis par les
«dizains de Brieg et de Sion sur le duc de Savoie, et en accordant à
«tous les habitans la liberté et une égalité de droits, la France a dé-
«truit le germe des haines et des jalousies qui divisaient ce pays.»

Je n'ai pas reconnu dans le Valais l'une des trois causes générales qui font la prospérité des autres états de l'Europe, savoir: l'agriculture perfectionnée, le commerce, ou l'industrie.

On ne fait dans le Valais d'autre commerce que celui de consommation, et la plupart des personnes qui s'y livrent sont étrangères; si par

hasard un Valaisan se trouve dans le nombre, il a bien soin de quitter les affaires aussitôt qu'il a pu se procurer ce qui lui est strictement nécessaire pour vivre à son aise dans son pays; et, pour donner une appréciation à ce sujet, je dirai qu'un ménage composé du mari, de la femme et d'une servante, peut y subsister avec 800 ou 900 francs de revenu.

Le Valais fournit en abondance des laines, des cuirs, des chanvres et autres produits bruts qui pourraient être manufacturés dans le pays; mais telle est l'indolence des Valaisans, qu'ils laissent leurs voisins s'en emparer, et qu'ils sont obligés ensuite d'acheter de la seconde main ces objets mis en œuvre, et dont ils ont fourni les matières premières.

Passons maintenant à l'agriculture: lorsqu'elle a suffi aux premiers besoins de l'habitant, on dirait qu'il n'y a rien de plus à exiger d'elle. Ne vous attendez donc pas à trouver dans ce pays ni ces grands produits en blés ou céréales qui l'emportent sur ceux des contrées voisines et qui sont exportés; ni ces productions légumineuses plus délicates, et qui ailleurs ne paraissent pas exclusivement sur la table du riche. Vous ne rencontrerez rien de semblable dans le Valais, et du moment où le cultivateur parvient à récolter le blé qui fournit le pain noir, nourriture de toutes les classes; à recueillir des pommes de terre, sans rechercher même les espèces préférables; à cultiver les légumes les plus communs, et à faire du vin dont il n'essaie même pas d'améliorer la qualité au moyen de procédés sanctionnés par l'expérience, il croit alors avoir complètement atteint le but de ses travaux. Plusieurs cantons du Valais, tels que ceux de Nenda, Vex, Nax, Mase, Vernasiere, Conthay, Saviege, Ayent, Bagnes, Entremont, et Trois-Torrens, sont fertiles en blé; les hautes montagnes au contraire sont couvertes de gras et fertiles pâturages, qui fournissent du laitage savoureux, du beurre et des fromages excellens: aussi la richesse principale de ces cantons élevés consiste en troupeaux nombreux.

Quoique l'agriculture ne soit pas perfectionnée dans le Valais, cependant elle s'y étend à toutes les localités susceptibles de la recevoir. Les Valaisans défrichent les forêts et les broussailles pour former des champs et des prés; les travaux qui présentent le plus de perfection sont la construction et l'entretien des petits aqueducs appelés en alle-



© Levy fils aîné.

Edouard Detaille

CASCADE DE LA TOCCIA .

Paris chez Bittner, 22 Boulevard Montmartre. London March 1859 published by Bittner & Survey 87 Strand.

mand *die Bergwasser leiten*; les Valaisans ressemblent en cela aux habitans des Pyrénées, qui, à l'aide des moyens les plus simples, de quelques arbres creusés, et de morceaux d'ardoises ou de pierres plates, tirent un parti admirable d'un faible cours d'eau, et savent fertiliser une étendue considérable de terrain. Le Valaisan vient à bout de porter l'irrigation et la fertilité dans les prés, les vignes et les jardins que l'œil jugerait inaccessibles, et où il ne peut, ainsi que dans les Pyrénées, parvenir qu'avec peine, et se maintenir pour cultiver ou récolter qu'en se servant de cordes passées autour du corps: c'est ainsi qu'à plus de trois cents lieues de distance les mêmes difficultés de localités ont donné naissance à des moyens semblables d'exploitation. Le voyageur pourra donc rencontrer les quatre saisons dans le même canton, le printemps sur les collines ou régions moyennes, l'été dans les plans moins élevés, dans les plaines l'automne, tandis que les sommets des montagnes sont le siège d'hivers éternels: voilà pourquoi on récolte dans le Valais depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre.

L'exploitation des mines renfermées dans les montagnes a été l'objet de spéculations presque toutes malheureuses; les Valaisans, après des expériences réitérées, et pour la plupart improductives, ont fini par comprendre qu'il y a plus d'avantages réels à cultiver la surface de la terre qu'à déchirer ses entrailles. Les spéculateurs ont disparu: on ne trouve maintenant que des agriculteurs; et si le pays n'est pas très riche, il n'en est peut-être que plus heureux. Lorsque je parle de richesse, il faut pourtant que j'explique mon idée, car on donne à ce mot des acceptions différentes. Que l'on ne croie donc pas que les travaux journaliers du cultivateur valaisan fassent affluer l'or ou l'argent dans sa chaumière; on se tromperait, car je n'ai pas trouvé chez lui ces marques du luxe des villes, toujours déplacées dans les campagnes; mais en revanche, l'habitant du Valais, qui ne connaît pas d'autres besoins que ceux de la vie, d'autre superflu qu'une aisance relative, les trouve aussi tous deux dans sa modeste demeure; et je ne sais pas, à considérer la question sous un rapport vraiment philosophique, lequel est le plus riche, ou de celui qui, possédant beaucoup, désire encore, ou de celui qui possède peu et ne désire plus rien. Lors donc que l'hiver, et il est long dans ce pays, interrompt les communications, le colon reste sans peine

dans ses modestes foyers, certain que les dieux lares exauceront tous ses vœux parce qu'ils sont modérés.

Je dois ajouter que si dans les localités qui offrent quelque étendue la culture est arriérée, le colon a cependant un tel attachement pour le sol, qu'il a profité de toutes les facilités qui lui étaient offertes pour former un établissement à peu près convenable. Si un espace étroit de terre a été ménagé par hasard entre deux rochers, le Valaisan sait aussitôt y établir une culture souvent périlleuse, mais jamais perfectionnée, et, comme le Pyrénéen, il laboure et récolte là où l'on pourrait croire qu'une chèvre pût à peine s'arrêter: ce bouquet de vigne a été planté sur une pente rapide, et je ne puis concevoir comment le fermier s'y prendra pour récolter ce petit champ de blé, dans lequel les oiseaux de la montagne ont déposé leurs nids.

J'aurais tort cependant de reprocher à la nature d'avoir jeté un regard malveillant sur ce coin de terre si bizarrement partagé; bien au contraire, elle y a fait tout pour le colon qui n'a pas toujours dignement répondu à sa bienveillante sollicitude. En effet, les productions les plus rares viennent à maturité sans culture dans le Valais. J'ai vu des brins d'indigo sauvage à Brieg, au milieu d'un champ de blé exposé au midi. On récolte à Moehrel du safran aussi beau, aussi odorant que celui de l'Amérique; celui de Naters lui est encore supérieur; il croît en pleine terre, sans qu'il soit besoin d'employer aucune précaution, de se servir d'aucun abri, pour l'amener à maturité parfaite. On a apporté à Sion et à Sierres des plants de Malvoisie; ils y ont très bien réussi, et l'on récolte dans les environs de ces deux villes du vin que l'on vend à l'étranger pour de la Malvoisie de Madère; il est très délicat; plus d'un gourmet pourrait s'y tromper; il ne coûte que trois francs la bouteille dans le Valais; et je ne doute pas qu'au moyen d'une culture mieux entendue, on ne puisse l'améliorer encore au point de lui faire supporter sans désavantage la comparaison avec les meilleurs vins de l'Espagne.

J'ai découvert la canne à sucre sauvage dans quelques expositions heureuses du Valais, et j'oserais répondre que le caffier lui-même pourrait s'y acclimater dans certaines portions bien abritées. Que manque-t-il donc à ce pays? Une administration plus riche, qui comprendrait mieux les besoins de l'époque, les ressources du sol, et qui pourrait consacrer

à des essais d'amélioration agricole quelques-uns de ces sacrifices qui sont promptement et largement récompensés.

M. Echassériaux, dont l'ouvrage sur le Valais mérite d'être cité fréquemment, a dit : « On ne connaît pas dans ce canton les spéculations
« et l'émulation d'un travail heureux; l'ambition qui conduit à la for-
« tune y est sans appas et sans but: l'esprit national et les institutions
« y ramènent sans cesse à l'égalité l'industrie ou la richesse qui veut sortir
« des rangs; on travaille peu, parce qu'on ne désire point. Des mains
« étrangères exercent seules les arts grossiers que cette contrée possède;
« il y a des mines d'or, d'argent et de cuivre; mais ces métaux précieux
« dorment ensevelis dans les montagnes qui les recèlent, et tentent peu un
« peuple inactif et pauvre. Renfermé dans le cercle étroit de ses besoins,
« le Valaisan ne jette aucun œil d'envie sur les richesses de l'industrie et
« du luxe qui circulent dans les autres contrées de l'Europe: c'est le peuple
« du monde qui demande le moins à la fortune, et qui cherche le moins
« à en essayer les moyens: il est une preuve qu'il y a des nations que
« l'exemple des autres ne peut séduire. »

Que d'autres blâment le Valaisan d'avoir négligé l'exploitation des mines d'or et d'argent dont tout annonce la présence dans ce canton, pour moi je n'en ai vraiment pas le courage, car je pense, avec quelques publicistes même de la Péninsule, que tous les malheurs de l'Espagne ont été causés par cette importation annuelle d'or et d'argent en barres provenant des mines de ses colonies. Le signe représentatif n'a une valeur réelle que lorsque sa source est dans l'agriculture, l'industrie ou le commerce. Les Espagnols étaient habitués depuis deux siècles à compter sur l'or qui leur arrivait du Nouveau-Monde, et au moyen duquel ils se procuraient les objets de première nécessité que leur sol ou leur travail auraient pu produire, et qui leur étaient apportés par les autres peuples de l'Europe. Qu'en est-il résulté? c'est qu'une telle habitude d'inactivité leur a fait négliger leurs ressources territoriales, et les a dotés de cette paresse héréditaire qui les rend encore tributaires des Français, des Anglais, des Allemands et des Hollandais, aujourd'hui que leurs colonies ont secoué le joug de la mère-patrie. Je le répète, j'excuse donc le Valaisan de ne pas avoir exploité les mines de métaux précieux que renferme son territoire; mais je ne puis lui pardonner de n'avoir pas fait

assez pour l'amélioration de l'agriculture, le premier des arts, et celui dont la prospérité entraîne invinciblement tous les autres genres de prospérité.

L'échelle de la végétation dans le Valais fait voir que la vigne y est cultivée avec succès depuis les plans inférieurs du sol heureusement exposés jusqu'à la hauteur de 2,500 pieds; le maïs peut encore mûrir à 2,700 pieds; à la hauteur de 3,300 pieds on ne rencontre plus ni chênes, ni noyers. Le frêne croît encore à 4,500 pieds et le sapin à 6,000 pieds. Là s'arrête la végétation des arbres; il faut cependant excepter une qualité de saule qui occupe avec les saxifrages la bande de terre depuis 6,000 jusqu'à 9,000 pieds. Là on ne trouve plus que des mousses qui disparaissent elles-mêmes à la hauteur de 10,000 pieds. Ce pays renferme les arbres, les plantes et l'on y trouve les animaux de presque tous les climats de l'Europe. Soixante espèces d'arbres et d'arbrisseaux peuplent les forêts et couvrent les flancs des montagnes inférieures, suivant leur nature et la hauteur à laquelle ils se plaisent.

Dans aucun autre canton de la Suisse on n'admire une variété aussi considérable de plantes rares que dans le Valais. La Flore de ce pays est riche de plus de 2,000 espèces de plantes, de 1,000 cryptogammes, de vingt-cinq variétés de quadrupèdes, et de plus de cinquante espèces d'oiseaux depuis l'aigle et le faucon jusqu'à l'hirondelle. La quantité d'arbres et d'arbustes qui croissent dans le Valais, entraîne nécessairement un grand nombre d'insectes. La minéralogie de ce canton est des plus variées. Les roches schisteuses micacées, mêlées de quartz et de feld-spath, les roches calcaires de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes substances, le gneiss, le granit primitif, les marbres, la serpentine, la pierre ollaire, le pétro-silex, la pierre magnésienne, l'amiante friable et propre à filer, des cristallisations, des grenats et des cristaux, enfin une multitude d'espèces de coquillages, telles sont les richesses minéralogiques qui attirent l'attention du savant.

Le Valais est donc un des pays les plus remarquables, non-seulement de la Suisse, mais même de l'Europe, car on ne voit nulle part un canton, aussi resserré, réunir les productions et les climats de toutes les latitudes, depuis celle de l'Islande jusqu'à celle de la Sicile et de l'Afrique, et offrir un passage aussi rapide des scènes les plus effroyables



© 1874 J. B. P.

© 1874 J. B. P.

VALLÉE D'OBEGESTELÉN .

à Paris, chez Rittner, et Boulevard Montmartre. London, Mark Lane, published by Rittner, & Survey N° Street.

d'une nature qui annonce partout la destruction, aux tableaux les plus gracieux d'une végétation brillante et vigoureuse.

Par la disposition géographique de la partie du Valais depuis Sion jusqu'à Fully, cette portion n'est jamais balayée par les vents du nord qui pourraient si puissamment y renouveler l'air et l'assainir en l'épurant; j'attribue à cette disposition le crétinisme qui afflige principalement cette portion de la vallée du Rhône. A Lausanne, la bise qui souffle constamment, surtout du côté du levant, balaye et purifie l'atmosphère, et dans les vallées latérales à la vallée principale du Rhône où l'air est pur, libre et ambiant, selon l'expression de l'ancienne nomenclature de physique, on ne trouve ni goîtres, ni crétins. Dans le bas Valais, au contraire, où, en raison de l'encaissement des lieux, l'air ne circule pas, les goîtres et les crétins, qui marchent toujours ensemble, sont malheureusement trop communs.

La vallée d'abondance et les autres vallées de la Savoie, situées en face de Lausanne et de Morges, sont placées au pied de montagnes qui les abritent des vents du nord: la chaleur y est accablante, aussi les crétins et les goîtres y sont très multipliés. Ces deux maladies terribles ne sont donc pas particulières au Valais; elles s'étendent dans les lieux où les mêmes causes et les mêmes dispositions locales produisent les mêmes effets: nul doute que la malpropreté des habitans de la vallée du Rhône, que l'eau qu'ils boivent, et qui souvent provient de la fonte des neiges, ne contribuent à multiplier ces deux infirmités. Un goître plus ou moins prononcé; un teint blafard, livide, souvent marqué d'une couleur verte ou terreuse; les traits oblitérés; l'œil quelquefois hagard, plus souvent éteint; la démarche vague, indécise; les mouvemens sans direction décidée: tels sont les signes extérieurs auxquels on reconnaît d'abord le crétinisme.

Cette affection n'est pas héréditaire, car on voit souvent des parens qui n'en sont pas atteints, produire des enfans crétins; et dans une famille, l'aîné et le cadet d'un crétin jouissent souvent d'une bonne santé. Cette maladie a plusieurs degrés: j'ai vu des demi-crétins et des crétins complets. On peut employer les premiers à quelques travaux de la campagne; ils sont capables de conduire les troupeaux, de tirer de l'eau; ils éprouvent quelques sensations; ils ressentent quelques besoins phy-

siques, plusieurs même témoignent quelquefois une ardeur assez vive à la vue d'une femme; ils prononcent quelques paroles; ils témoignent par des gestes ou par des mots qu'ils ont faim ou soif; ils paraissent sensibles aux bons et aux mauvais procédés; s'ils croient remarquer qu'ils inspirent une pitié dérisoire, alors ils se mettent en fureur, et ne font plus entendre que des sons sourds, inarticulés.

J'ai vu à Martigny un de ces demi-crétins qui portait une fleur à son habit; il l'examinait avec une complaisance stupide, et peut-être l'idée de cet ornement lui était-elle venue en regardant les bœufs au joug desquels on avait attaché des fleurs des montagnes. Ce malheureux avait encore assez d'instinct pour reconnaître ceux qui lui faisaient du bien ou du mal. Les objets qui brillent attiraient son attention; ma pipe, garnie en argent, lui plaisait beaucoup, parce que le soleil réfléchissait sur la garniture polie; il voulut jouer avec la chaîne, et la fumée qui s'échappait paraissait l'occuper singulièrement; il avança la main pour la saisir; mais, ayant senti une chaleur assez forte, il se mit à gronder sourdement, et il s'éloigna. Je désirais regagner sa confiance; pour y parvenir, je lui présentai un morceau du miroir de mon nécessaire, que j'avais brisé la veille; les rayons de lumière que répétait ce fragment de glace, et que je dirigeai sur sa figure, parurent l'étonner; il se rapprocha, et m'arracha de la main, avec une certaine force, l'objet que je lui présentais. Je sentis, à la vivacité de son action, qu'il y avait chez lui un désir prononcé, et que, par conséquent, l'esprit (s'il est permis de l'appeler ainsi) avait fait quelque opération pour arriver à ce résultat. En un mot, ce demi-crétin me parut avoir à peu près autant d'instinct que l'animal appelé l'ami de l'homme.

Le hasard me servit ce jour-là; un habitant de Martigny, témoin de cette première expérience, voulut bien me désigner un crétin complet, et que j'avais, en conséquence, plus d'intérêt encore à étudier. Le premier aspect de cet être, si complètement dégradé, me causa une impression que je ne saurais rendre; j'éprouvais la répugnance la plus forte à m'en approcher, et je puis assurer que pour m'y décider j'eus besoin de quelque courage. Le ruisseau de la Dranse avait déposé auprès d'une chaumière une flaque d'eau de douze ou quinze pouces de profondeur. Ce malheureux crétin était placé immobile au milieu de la mare; il avait de l'eau jusqu'au



View de Viesch, Suisse.

Talman sculp.

VIESCH.

a Paris, chez Bittner, 12 Boulevard Montmartre. London Hatch 1850 published by Bittner, 5, Surry S. Street.

genou, et ne paraissait pas s'en apercevoir, quoique la température fût assez froide: ses bras pendaient à ses côtés, sa tête était penchée sur l'épaule, ses yeux complètement éteints ne pouvaient saisir les objets. Je cherchai à le tirer de cette torpeur; je fis du bruit à quelques pas, je criai; il fut insensible à tout, rien ne put le tirer de son abattement profond. Surmontant mon extrême répugnance, je le touchai du bout du doigt; il me fallut le pousser presque assez fortement pour le renverser, avant de le décider à lever les yeux sur moi. Son regard ressemblait à celui du commandeur dans le Festin de Pierre; cet être infortuné offrait une image exacte de la statue de l'Écriture; il avait des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, une langue pour ne pas parler. Enfin une paysanne qui prenait soin de lui vint le chercher; elle l'entraîna avec force vers sa chaumière, et l'obligea ainsi à quitter la place qu'il occupait. Les crétins au dernier degré paraissent n'éprouver aucun besoin; ils sont insensibles au froid, à la chaleur; ils ne font jamais comprendre qu'ils désirent apaiser leur faim, étancher leur soif; il faut placer des alimens devant eux et souvent même les leur faire toucher de la main. Mais, ô bizarrerie! le désir de la propagation est le seul qu'ils ressentent et qu'ils expriment même avec quelque vivacité.

Je terminerai ce triste fragment par une dernière citation; j'ai vu, dans le quartier des Boucheries à Sion, un crétin âgé de 24 ans; sa barbe était noire et forte, et jamais il n'avait voulu quitter son berceau, devenu un lit avec les années. Il ne faisait entendre que des vagissemens semblables à ceux que pousse un enfant âgé de quelques semaines. Il fallait le faire manger; il ne savait pas se servir de ses mains, même pour porter les alimens à sa bouche. Cette masse inerte témoignait à peine par un faible mouvement que la matière était animée. On voyait que ses yeux ternes n'apportaient aucune perception à l'esprit. Jamais rien d'aussi hideux, d'aussi dégradant pour l'humanité ne s'était offert à moi. Il faut en convenir en toute humilité, le singe, le chien ont des avantages marqués sur le crétin au dernier degré. Cette maladie est affreuse à observer; son étude force l'homme à faire un retour pénible sur lui-même. Frêle machine, pauvre humanité, raison prétendue dont nous faisons tant de bruit! voilà donc ce que nous pouvions être! Ainsi

que moi, ce malheureux crétin a sans doute une ame, mais à quel signe puis-je la reconnaître?

Le Valaisan est poli, doux et probe; je parle ici du Valaisan véritable, de celui qui habite son pays, qui en est sorti peu ou point, qui a conservé son caractère original, et non du Valaisan qui, par suite de ses rapports avec les étrangers, a contracté des défauts qui ne lui appartiennent pas, et dont il n'a pas dans son enfance trouvé d'exemple autour de lui. Le Valaisan est invariablement attaché à la croyance religieuse et aux habitudes domestiques de ses pères; cependant le respect profond qu'il leur porte ne le rend intolérant sous aucun rapport.

Peuple essentiellement pasteur, le soin des prairies, leur irrigation, l'éducation des bestiaux, sont le but unique de ses travaux; une vache, quelques chèvres suffisent pour le faire exister: souvent il ne dépense pas cinq cents ou six cents batzen, c'est-à-dire quatre-vingt ou quatre-vingt-dix francs dans le cours entier d'une année. Du seigle et du lait, voilà sa nourriture; la toison de ses troupeaux suffit à le vêtir, car il ne connaît pas d'étoffes plus précieuses que celles que les Valaisannes filent dans les longues soirées d'hiver. Dans le Valais, plus encore que dans les autres cantons de la Suisse, les chaumières sont bâties à une grande distance les unes des autres; un village de cent feux occupe souvent un espace considérable sur la croupe d'une montagne; aussi le Valaisan, séparé de la nature entière, ou plutôt seul en face de la nature, ne connaît pas, et ne veut pas connaître les habitudes, les douceurs du voisinage. Une pareille existence paraîtra bien singulière au lecteur; j'ai donc raison de dire que le Valais, et surtout le haut Valais, est le pays le moins connu et le plus curieux de l'Europe.

Le paysan du Valais n'a jamais recours au médecin: sur ce point seulement fataliste comme les Turcs, il dit avec conviction que s'il doit mourir, il n'est pas au pouvoir du docteur de lui sauver la vie, et que, s'il lui est réservé de guérir, il n'a pas besoin d'appeler quelqu'un à son aide. Il ne serait pas, au reste, très facile au médecin de visiter souvent ceux de ses cliens qui habitent les côtes parallèles de la chaîne de montagnes qui enferment le Valais depuis Saint-Maurice jusqu'à Obergestelen, car ces chaumières, attachées comme des nids d'oiseaux aux rochers, sont construites sur des pentes rapides, à des hauteurs consi-



L. Strödel delinavit

H. Schmitt sculp.

BRIEG .

à Paris, chez Rittner, au Boulevard Montmartre. Londres, chez H. Colburn, published by Rittner, 8. Sursey S. Strand.

dérables; et, lorsqu'étant placé dans la plaine, ou plutôt dans cette gorge plus ou moins étroite appelée le Valais, j'examinais ces habitations et les sentiers périlleux qui y conduisent, je me demandais avec étonnement comment des vieillards, des femmes et des enfans peuvent s'y retirer chaque soir sans que l'on ait à déplorer des accidens qui devraient être d'autant plus fréquens, que la tempérance n'est pas toujours la vertu favorite du Valaisan.

A telle classe qu'il appartienne, l'attachement de l'habitant du Valais pour son pays est impossible à dépeindre. Parcourez tous les rangs de la société, en commençant par les degrés inférieurs de l'échelle jusqu'aux plus élevés, et vous reconnaîtrez la vérité de cette assertion. Je traversais un matin la rue principale de Sion; un bourgeois fumait devant sa porte: sa figure me frappe; je crois le reconnaître; j'invoque mes souvenirs, j'interroge mon guide, et je me rappelle que, vingt-cinq ans auparavant, étant soldat à l'armée des Grisons, je fus commandé pour escorter un officier parlementaire envoyé au quartier général ennemi. L'officier supérieur autrichien nous reçut avec une cordialité toute militaire et qui me fit impression. Les chances périlleuses de la guerre ayant récompensé son mérite, il parvint dans l'armée impériale d'Autriche aux premiers grades. Déjà nommé feld-maréchal-lieutenant, son ambition pouvait se promettre encore une plus haute position; mais le souvenir du pays natal le tourmentait; honneurs, distinctions, plaisirs de la civilisation, il quitta tout; et cet homme que je retrouvais à Sion sous l'habit le plus modeste, était ce même feld-maréchal-lieutenant baron de R....., qui, à peine âgé de 45 ans, avait voulu placer un grand intervalle entre la vie et la mort pour jouir, loin du monde et dans la retraite, d'une position acquise par les travaux les plus honorables, et pour finir ses jours aux lieux sacrés où il avait reçu la vie. Non loin de la maison qu'il habitait, demeurait un ancien officier supérieur des armées françaises: tous deux, après avoir passé leur jeunesse dans des camps opposés, étaient venus se reposer aux foyers paternels. O puissance de la patrie, tu ne m'as jamais paru plus grande que dans le Valais!

Le Valaisan hors de son pays soupire après le moment de se mêler, de se confondre avec ses compatriotes; et je me sers à dessein de ces

mots pour rendre mon idée, car nulle marque extérieure, nulle décoration ne saurait, dans ce canton, établir de distinction entre ceux qui l'habitent. Je me plais à répéter que la piété sincère des Valaisans, que leur attachement profond à la religion catholique qu'ils professent, et même que les pratiques extérieures auxquelles ils se livrent, ne les portent jamais à l'intolérance; mais quel portrait n'a pas d'ombres! Le Valaisan est, sous plusieurs rapports, le peuple le plus arriéré de l'Europe. Un noble, un bourgeois même croirait déshonorer sa famille s'il dirigeait l'éducation de ses enfans vers une occupation quelconque; un chef de famille qui possède deux ou trois mille francs de revenu, ne veut pas qu'aucun de ses trois ou quatre enfans choisisse un état, une profession; car il se croit riche pour lui et les siens: le commerce est compris dans cette proscription; aussi celui du Valais est fait presque uniquement par des étrangers; et comme les familles tendent à s'augmenter, l'habitant de ce canton préfère végéter et toujours plus péniblement de génération en génération, plutôt que de chercher à augmenter son faible patrimoine. Il en résulte que trois ou quatre enfans partageront la succession d'un père qui pouvait vivre dans l'aisance, mais qui laissera ses héritiers dans la gêne.

Dans le Valais le peuple, dont, ainsi qu'ailleurs, le sens est toujours droit, dont les affections sont toujours fondées, regrette aujourd'hui l'administration française, qui, en peu d'années, avait fait beaucoup pour la prospérité du pays. On a depuis long-temps, et avec raison, comparé les routes et les communications par eau dans un pays aux veines et aux artères qui portent la vie dans le corps humain. Le Valais, il y a vingt-cinq ans, manquait de routes; les Français ont tracé, achevé et rendu complètement viable dans toutes ses parties celle qui le traverse dans un développement de trente lieues.

Le Rhône, qui prend sa source au mont Furca, et qui occupe le fond du Valais, moins pour le fertiliser que souvent pour le ravager, le Rhône avait été la seconde pensée de l'administration française. Des projets avaient été discutés, arrêtés pour enfermer le fleuve dans une ceinture, et pour le canaliser. Le Rhône, dans l'état actuel, roule ses flots inutiles ou nuisibles à travers un pays susceptible de recevoir toutes les cultures, et qu'il dévaste au lieu de l'enrichir. Les produits

des forêts dont les hautes montagnes sont couronnées, portés à peu de frais à Genève et de là dans l'intérieur de la France, auraient décuplé de valeur. Les mines de fer du Valais, qui promettent les plus riches résultats aux spéculateurs, auraient enfin été exploitées; et l'agriculture, obéissant aussi à ce mouvement général d'amélioration, aurait doublé les revenus du colon en procurant un débouché aux fruits de la terre. Il est facile d'apprécier les résultats que l'on devait attendre de ce système d'amélioration, en examinant ce que l'on avait déjà obtenu en six années, depuis 1808 jusqu'en 1814. Les hommes les plus éclairés du Valais me l'ont dit : « Si l'administration française eût été prolongée de dix années, « ce pays était heureux pour toujours. » L'impulsion avait donc été donnée au Valais par cette administration; elle l'avait pris pauvre, sans communication, sans industrie, et par conséquent sans commerce. Pour le faire sortir de cet état fâcheux, la route du Simplon avait été tracée; bientôt le fleuve du Rhône eût été digué, canalisé et rendu navigable. Mais avec le moteur a cessé le mouvement, et tout est retombé dans l'inaction primitive; en un mot, le Valais en 1828, moins les voitures de poste qui le traversent depuis Noville jusqu'à Brieg, ressemble au Valais en 1795.

« Au milieu du Valais même, dans la route du Simplon, repose un « frappant exemple des grands obstacles aplanis, de la nature vaincue : « arrêter les débordemens des eaux du Rhône, diriger et diguer le lit « de ce fleuve, présente un bien moins grand obstacle de la nature, une « moindre conception de l'art, un moindre effort de travail. Que le Gou- « vernement du Valais jette les yeux sur l'Europe; c'est aux grands tra- « vaux, aux améliorations qu'ils ont exécutés sur leur territoire que « presque tous les États doivent des plaines immenses, une agriculture « florissante, de nouvelles familles, de précieux établissemens, l'accrois- « sement de leur population et de leur fortune publique..... Le temps « a frappé tous les monumens des anciennes conquêtes des nations « européennes; le fruit des plus brillantes victoires, l'éclat des plus beaux « trophées ont péri dans des mains inhabiles à conduire les destinées des « États; mais les grands ouvrages de ces nations vivent encore pour le « bonheur des peuples qui leur ont succédé. »

Voilà ce que M. Échassériaux écrivait il y a trente et un ans; en traçant ces dernières paroles, il ne se doutait pas que l'événement ne jus-

tifierait pas ses prévisions. Tel est, chez les Valaisans, la force de l'habitude: depuis un tiers de siècle la route du Simplon, qui devait changer la face de ce pays, est tracée, et tout est resté dans le même état. Les améliorations annoncées et qui devaient être la conséquence prochaine et inévitable de ce grand travail, se sont bornées à l'agrandissement du bourg de Monthey et de quelques autres localités situées auprès de l'embouchure du Rhône dans le lac de Genève; mais les foyers infects formés par les relais du fleuve depuis Brieg jusqu'à Villeneuve, l'habitation en commun dans un emplacement circonscrit et partagé entre les hommes et les bestiaux, et dont le moindre inconvénient est la privation d'air et tout ce qui découle de ce principe morbifère; l'usage d'eau de fonte de neige, de glaciers ou de sources, et que l'on ne prend pas la peine de rendre moins insalubre par des procédés aussi simples que peu dispendieux; la funeste habitude de changer si rarement de vêtements ou de ne pas les quitter pour se livrer au repos: tout enfin est resté dans le même état à côté de cette grande amélioration. Les Valaisans en 1829 retirent quelques avantages de cette belle communication entre la Suisse et l'Italie; mais ce n'est que sous le rapport de l'argent qui reste sur la route. Les maisons de poste et les auberges seules sont un peu mieux tenues, tandis que les habitations groupées à l'entour ne sont ni plus commodes, ni plus saines: le voyageur parvient avec plus de facilité au pied du Simplon; mais le Valaisan, aussi pauvre qu'il l'était il y a un demi-siècle, n'a vu s'améliorer ni son état intérieur, ni la santé publique.

Les mœurs des Valaisans des montagnes et de ceux de la plaine, ou plutôt du bas Valais, offrent des différences sensibles; aussi n'est-il pas possible de les comprendre dans une même appréciation, dans un seul jugement. Les Valaisans des montagnes, moins exposés à subir la fréquentation des étrangers, ont conservé les traits originaux qui distinguent leur caractère primitif; c'est surtout parmi eux que l'on retrouve cet accueil hospitalier, cette franchise un peu rude, ce désintéressement véritable que perdent graduellement les populations trop civilisées; aussi l'habitant des hautes montagnes accueille le voyageur, mais sans aucune marque trop prononcée de cette prévenance qui ressemble à la servilité. L'hospitalité des habitans de la plaine est calculée; c'est surtout envers les étrangers, dont l'extérieur ou l'entourage annonce



H. Meyer del.

Schubler sculp.

MONT - CERVIN .

à Paris, chez Hittner au Boulevard Montmartre . London March 1853 published by Hittner & Sonnev S^t Strand

la richesse, qu'ils montrent de la prévenance. Cependant leur franchise ne va jamais jusqu'à contrarier les opinions de leur hôte : lorsqu'on a besoin d'eux, on doit s'attendre à reconnaître largement les services de l'aubergiste, du guide ou de l'ouvrier qui pourtant, même aujourd'hui, montrent moins d'avidité que les Suisses de certains cantons. Je me hâte d'ajouter que dans le Valais inférieur, aussi bien que dans le haut Valais, l'étranger peut dormir en toute sécurité dans la maison, l'auberge ou la chaumière où il a été admis. J'ai parcouru toute cette vallée, seul, à pied, et j'ai le droit de parler ainsi.

Qu'un voyageur, soit en poste ou en voiture publique, quitte Paris pour se rendre à Londres, à Vienne ou à Berlin, aucun accident funeste ne peut lui arriver sans qu'aussitôt les autorités du pays et bientôt ses amis n'en soient prévenus, car son itinéraire est marqué; on suit sa trace, on connaît son point de départ ainsi que celui de son arrivée. Dans quelques cantons de la Suisse, au contraire, et surtout dans le Valais, le voyageur à pied, et qui depuis plusieurs jours a quitté ceux qui l'accompagnaient, se trouve livré à l'entière merci des habitans du pays qu'il vient visiter; il serait impossible de préciser l'endroit où il aurait disparu. Qu'un voyageur isolé quitte ainsi que moi la ville de Brieg pour faire l'ascension du Furca, il se trouvera à la discrétion complète des guides chargés de le conduire dans les sentiers montueux et déserts de Niederwald, de Biel, de Reckingen, de Munster, d'Obergestelen, d'Oberwald, de Seidelhorn. Là, abandonné du monde entier, livré aux soins, à la foi de celui qui le conduit, à peine dans une journée rencontre-t-il un autre voyageur, et dans les villages rares où il séjourne, il dépend entièrement de ceux qui l'entourent. Eh bien, de mémoire d'homme, on ne se souvient pas qu'un étranger ait été arrêté, dépouillé dans ces lieux où pourtant le crime serait à peu près certain de l'impunité; et cette sécurité, qui fait la fortune du Valais, y attire les étrangers et double les sensations délicieuses qu'y éprouvent ceux qui le visitent. Le Valais a 38 lieues de développement; sa population est de 65,000 habitans, et pourtant il suffit de 40 hommes pour maintenir l'ordre dans ce canton où l'on ne connaît pas d'autres troupes régulières, tandis que la difficulté des localités semblerait au contraire exiger l'emploi de forces plus considérables, si le caractère des habitans n'offrait pas la plus rassurante de toutes les garanties.

Avant la domination française, la journée d'un ouvrier se payait, à son choix, un batz (15 centimes) en argent, ou bien une mesure de blé. Le paiement s'effectuait le dimanche matin devant l'église, après la messe, et l'argent était alors tellement rare que la plupart des journaliers préféraient prendre, pour leur salaire, un batz en argent plutôt que la mesure de blé, dont la valeur réelle était de quatre ou cinq batzen. Le prix de la journée a tellement augmenté qu'un ouvrier intelligent gagne aujourd'hui cinq, six, sept et jusqu'à huit batzen, et le propriétaire qui l'emploie peut même lui payer facilement ce prix en argent, qui est devenu plus commun, grâce aux deux causes suivantes qui y entretiennent une circulation de numéraire assez considérable pour le pays. Je place au même rang, 1^o les pensions militaires que la France, Naples et l'Espagne paient aux Valaisans retirés du service, généraux, officiers, sous-officiers et soldats; 2^o la route du Simplon; on a, par ce dernier moyen, appelé dans le Valais une assez grande quantité d'étrangers dont le passage laisse beaucoup d'argent dans le pays, car il est bien reconnu que cette communication, praticable dans tous les temps, est la plus commode pour se rendre de la Suisse en Italie.

Les propriétaires dans le Valais vivent sur leurs biens et de leurs revenus, médiocres ou faibles; il règne chez tous une grande aisance sous le rapport de la vie animale proprement dite; mais il y a telle maison bourgeoise qui renferme cinq ou six maîtres et autant de domestiques, et où l'on ne trouverait pas quarante francs en argent; comme toutes les productions sont consommées dans le pays, on conçoit qu'elles doivent y être à très bon compte. Encore en 1825, il n'existait pas dans le Valais, comme dans tous les autres cantons de la Suisse, des pièces de cinq, six, dix, vingt ou quarante batzen frappées au coin de la république; on n'y connaissait d'autre monnaie nationale que celle de cuivre; l'argent de France seul y a un cours régulier. Dans le court espace de temps que le Valais a fait partie de la France, sous le nom de département du Simplon, le Gouvernement avait fait frapper des pièces de cinq batzen (75 centimes). Elles avaient sur les pièces anciennes l'avantage incontestable de représenter la valeur qu'elles annonçaient : les habitans les ont retirées de la circulation; ils les tiennent en réserve, et lorsqu'on parvient à s'en procurer on les conserve comme des médailles qui rappellent un temps meil-

leur. Pour justifier cette expression, je répéterai que j'ai trouvé dans toutes les classes le regret de ne plus faire partie de la France. Eh! comment pourrait-il en être autrement? La route du Simplon est l'ouvrage des Français; les seules pièces d'argent que l'on ait jamais vues dans le Valais ont été frappées du temps de l'administration française. Les Valaisans savent bien que le Gouvernement français avait conçu et même commencé à mettre à exécution le projet de canalisation du Rhône qui devait, avec la route du Simplon, compléter le système de communication de ce pays et y répandre l'abondance. On eût, par ce moyen, transporté par eau et à peu de frais à Genève, et fait entrer en France, par le Rhône, les magnifiques sapins qui pourrissent sur pied dans les hautes montagnes du Valais, ou qui vont se consumer sans honneur ni profit dans le four d'un plâtrier, au lieu d'acquérir une valeur plus que décuple s'ils avaient pu être appliqués aux besoins de notre marine. J'ai vu pourtant sur une porte, à Sion, un tableau consacré à la Vierge, pour la remercier de la délivrance du joug des Français; je me hâte d'ajouter que cet *ex voto* politique était l'ouvrage d'un bien petit nombre d'individus intéressés au retour de l'ancien ordre de choses. Les hommes instruits et le peuple ne pensent pas ainsi : ce n'est qu'à la faveur des folies d'une réaction que l'on a élevé, en 1815, ce monument mensonger; aujourd'hui on n'oserait même pas y songer.

La France replacée heureusement sous le sceptre paternel de la race antique de ses rois, la France si bien partagée par la nature, peut toujours faire envie aux autres nations de l'Europe; mais nos princes l'ont déclaré: ils ont adopté toutes les illustrations françaises; il est donc temps enfin, et ce langage est permis aujourd'hui, il est temps que la France apprenne que le souvenir de son ancienne gloire vit au-delà des limites qui lui ont été assignées en 1815. Les Gaulois du temps de Brennus, les Vandales, les Goths, les Danois, les soldats de Mahomet, ne furent que des conquérans. Nous aussi, nous avons porté nos armes bien au-delà de la France actuelle, mais nous avons laissé partout des traces impérissables de notre passage. Les monumens de l'antiquité romaine, dégagés de la terre qui les couvrait depuis douze siècles; la sécurité rendue aux voyageurs qui, pour aller de Rome à Naples, n'étaient plus obligés de composer honteusement avec des brigands; les travaux de Turin, d'Alexandrie, du port

d'Anvers; les routes du Mont-Cénis, de la côte de Gênes, celles ouvertes à travers les provinces Illyriennes, depuis Leybach jusqu'à Cattaro; le déblaiement du palais Dioclétien à Spalatro; une chaussée tracée pour communiquer de Bruxelles à Hambourg; les digues de la Hollande réparées, entretenues d'après un système que l'on suit encore aujourd'hui; le bienfait d'un Code civil et d'un Code criminel rendus communs aux habitans de toutes les classes de la rive gauche du Rhin où le propriétaire, l'industriel et le fermier ne se seraient pas hasardés à plaider contre un des petits princes de ces provinces, ou même contre un de leurs agens; l'admirable route du Simplon, qui seule suffirait à la gloire d'un siècle, tracée et achevée en peu d'années, prouvent que la domination française que l'on peut, sous tant de rapports, comparer à la domination romaine, avait un but plus noble, plus élevé que celui d'une gloire militaire trop souvent fugitive. Voilà une partie seulement des principes d'utilité générale que la France avait fondés dans l'espace de quelques années. Et que l'on ne croie pas que les hommes soient ingrats! Le souvenir de ces grandes améliorations se présente moins souvent à notre mémoire qu'au regret des peuples qui s'apprétaient à jouir ou qui jouissent encore de ces bienfaits : je n'en veux pour preuve que l'accueil que les Français reçoivent chez les étrangers.

J'engage celui qui, soit en France, en Angleterre ou en Allemagne, n'est pas content de son sort, à faire un voyage dans le Valais; si au retour, et en comparant, il n'est pas satisfait de sa position, je le déclare incurable. Je m'étais arrêté un jour chez un paysan de Munster, car il ne se trouve pas d'auberge dans ce village : ce brave homme me reçut avec prévenance; j'étais accompagné de deux guides, et nous fîmes dans sa chaumière un déjeuner d'autant meilleur que je l'avais acheté par une course de quatre heures dans le haut Valais, et pour celui qui connaît ce pays, c'est tout dire. Après une soupe faite avec du mouton salé, notre hôte mit sur table deux énormes flacons contenant un vin qui n'était pas mauvais, une marmotte rôtie, des pommes de terre avec du miel de sureau et deux demi-meules de fromages, dont l'un datait de plus de vingt-cinq ans; ce dernier était d'un jaune foncé, et à ma grande surprise je ne le trouvai ni fort ni piquant. Mon hôte avait fait un semestre dans les troupes suisses au service de France, et la cordialité de son accueil devint encore plus



11. Gravé par

J. B. de Selys

CHALET VALAISAN.

Paris, chez l'éditeur, et chez les Libraires. Londres, chez les Libraires, et chez les Libraires de la Grande-Bretagne.

prononcée lorsque j'eus décliné ma double qualité de Français et d'ancien militaire. Il me parla du temps qu'il avait passé en France; il me montra son uniforme, sa cocarde : c'était ses titres de noblesse. Monsieur, me dit-il, si je n'étais pas né dans le Valais, j'aurais voulu mourir dans votre pays; mais regardez, et dites-moi s'il est possible d'oublier jamais ces lieux. Le Valaisan, à ces mots, me montrait de la main cette gorge étroite et montueuse, cette vallée du Valais qui, au village de Munster, n'a qu'un quart de lieue de large, et qui est enfermée par une double rangée de montagnes parallèles qui n'ont pas moins de six mille pieds de hauteur. Or, veut-on connaître les charmes de ce hameau dont le souvenir l'avait arraché au séjour de la France? Que l'on se représente une réunion de vingt-cinq ou trente chaumières disséminées sur un terrain d'une demi-lieue carrée, pas de route tracée pour communiquer de l'une à l'autre de ces habitations plus que modestes, un sentier périlleux pour parvenir à chacune d'elles; cette cabane, attachée à la montagne à une distance à peu près égale du Rhône écumeux qui roule à ses pieds, et du glacier qui menace le toit, est couverte avec des planches mal jointes et retenues au moyen de larges pierres; des fenêtres et une porte qui permettent également l'entrée au vent, à la lumière et à la neige, mais qui ne sauraient garantir l'habitant ni du froid ni du chaud; deux pièces, dont la plus belle, la plus commode, appartient de droit aux bestiaux; une solitude rendue plus insupportable par des privations répétées; du pain que l'on estime frais lorsqu'il n'a qu'un mois de cuisson; du laitage, des pommes de terre, et, les jours de fêtes, un écureuil ou une marmotte rôtie. Un climat rigoureux et changeant; souvent le matin un soleil d'été anime le paysage, et le soir les sentiers sont couverts d'une neige épaisse. Voilà les délices de cette nouvelle Capoue, pour laquelle le bon Valaisan avait quitté Paris où il vivait heureux et soldat. Dans notre France, la réunion de ces mots soldat et bonheur n'offre rien de contradictoire : j'ai incontestablement le droit d'énoncer cette opinion, car avant d'avoir l'honneur de servir mon pays, j'avais voyagé et j'avais pu établir à ce sujet des comparaisons dans plusieurs États de l'Europe. En France donc un militaire, quelle que soit sa position, peut vivre d'une manière relativement honorable, car la route à tous les grades lui est ouverte. Son devoir est d'obéir à celui qui est placé immédiatement au-dessus de lui, mais il

peut le faire sans bassesse, car son supérieur ne saurait lui infliger une punition déshonorante.

A peu d'exceptions près, voici la disposition et la description de l'intérieur d'une chaumière dans le Valais. Le rez-de-chaussée, séparé par une cloison, forme deux chambres; l'une sert à la famille; la seconde, et c'est la plus belle, la plus commode, est, comme je l'ai dit, destinée aux bestiaux. La partie supérieure de la maison renferme les provisions. Quelque nombreuse que soit la famille, les membres qui la composent, hommes, femmes, vieillards, adultes ou enfans, couchent tous dans la même chambre. Les hommes n'ont qu'un vêtement; l'ameublement de ce dortoir commun est partout le même; voici en quoi il consiste : une caisse de sapin tient lieu de lit; la paille de maïs remplace les matelas dont se servent seulement les vieillards; une couverture garantit du froid; la caisse de sapin dans laquelle on couche sert aussi d'armoire. Une table grossière, entourée de bancs de bois, occupe le milieu de la chambre; une relique et un bénitier de plomb sont placés auprès de la porte d'entrée.

Lorsque les hommes ou les femmes vont faire la vendange, ou lorsqu'ils se rendent aux foires à plusieurs lieues de leurs habitations, ils couchent en plein champ, et reçoivent la neige ou la pluie sans paraître y faire attention. Deux ou trois fois par mois, on fait la soupe avec du mouton salé; la nourriture habituelle se compose de pain noir, de quelques légumes communs, de choux, de fèves conservées, de laitage et de pommes de terre que les plus riches assaisonnent avec du miel extrait du sureau. Ici l'homme a réduit ses besoins à leur plus simple expression; il faut venir dans le Valais pour apprendre combien peu de choses sont nécessaires à l'existence. Un calcul comparatif, dont le résultat est fort intéressant, a établi qu'à Paris chaque habitant, toutes les classes comprises, dépense une somme de 480 à 500 fr. dans le cours d'une année. A Londres, la dépense de chaque individu ne s'élève pas au-dessus de 450 fr., et je crois opérer sur des données exactes, en avançant qu'un paysan du Valais dépense environ 80 fr. dans le courant d'une année entière.

Le peuple, dans le Valais, est prévenant, surtout envers les étrangers; les aubergistes n'y rançonnent vraiment pas les voyageurs ainsi que dans les autres cantons de la Suisse; on n'y trouve pas de voleurs; le paysan néglige en sortant de fermer sa chaumière. Les nobles n'y parlent jamais



© Levy & Co. Paris.

Published by H. S. Strand.

MONT ROSA.

Paris, chez Hittner, 23 Boulevard Montmartre. London, March 1854, published by Hittner, & Survey, 5 Strand.

de leur illustration ; aucune marque extérieure ne vient avertir l'œil d'établir des distinctions entre les classes. Chacun y exerce sans patente l'état qui lui convient, et sème son champ comme bon lui semble ; un employé des impositions indirectes ne vient pas demander au cultivateur compte du blé, du vin qu'il a récoltés, ni des pieds de tabacs qu'il a plantés pour sa propre consommation. On n'y voit ni grands, ni petits, ni riches, ni pauvres. Le voyageur peut rester dans ce canton aussi longtemps que cela lui plaît, sans être obligé de faire connaître les causes de son déplacement, ni ses affaires les plus secrètes. Il rencontre de temps en temps un soldat d'infanterie qui le salue poliment sans lui demander son passeport ; mais que le voyageur élève la voix, ce même soldat se présente aussitôt et vient lui prêter secours. Avais-je tort de dire que le Valais est un singulier pays ? J'accorde qu'un étranger puisse difficilement s'y fixer, mais je conçois aussi que, lorsqu'on y est né, on veuille y mourir.

DESCRIPTION DU COURS DU RHONE.

LA montagne du Furca, située à l'extrémité du haut Valais, fait partie de ce groupe de monts élevés qui dominant le Saint-Gothard, et donnent naissance au Rhône, au Rhin, à la Reuss et au Tessin. Elle a reçu le nom de *la Fourche* des rochers irréguliers et fourchus qui, réunis autour de la vallée, hérissent le sommet du mont. Dans sa partie la plus basse, quoiqu'elle soit cependant élevée de 7,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, se trouve le passage qui communique du Valais dans la vallée d'Urseren. Ce passage, dont la partie supérieure est d'un accès difficile, ne présente aucune végétation, tandis qu'au contraire les plans successifs que l'on gravit avant d'y parvenir, sont ornés d'une belle verdure et couverts de fleurs et de plantes alpestres qui charment la vue et exhalent les parfums les plus délicieux. Je trouve à cette seule partie inférieure de la montagne quelque ressemblance avec celles de Davantaigue et avec les environs de Cauterets, dans les Pyrénées : combien je regrette que la richesse de mon sujet, et la nécessité de me restreindre dans les limites que je me suis imposées, ne me permettent pas une digression dans laquelle je placerais en regard une description abrégée des Alpes et des Pyrénées ! Je prouverais que ces deux chaînes de montagnes offrent un aspect bien différent, qu'elles ont des beautés qui leur sont particulières, et qu'il n'y a pas lieu d'établir de comparaison entre deux objets marqués par des traits si distincts.

La partie de la montagne de la Fourche qui conduit au Grimsel est particulièrement propre à établir, dans un espace assez restreint, les différens degrés de l'échelle de végétation ; là, elle se développe aux yeux de l'observateur qui peut, dans une ascension de quelques heures, faire une étude fort intéressante. Les plans qui forment au loin la base du Furca sont couverts de riches moissons et de grasses prairies ; à mesure que l'on s'élève on traverse de belles forêts de mélèzes et de sapins, auxquelles suc-

cède une herbe courte, mais épaisse et garnie de plantes alpestres : les troupeaux y trouvent un pâturage abondant et savoureux. Peu à peu la végétation devient plus rare : bientôt on n'en trouve plus d'autre trace que les saxifrages et les mousses qui conduisent aux roches nues et décharnées qui se prolongent jusqu'aux sommets les plus élevés. Cette étude, lorsqu'on compare le spectacle qu'on a sous les yeux avec celui que présentent les sables du désert, apprend que le froid extrême et l'extrême chaleur excluent également toute végétation, et que nul arbrisseau, nulle plante ne sauraient croître ni dans certaines parties de l'Afrique, ni sur les derniers sommets des montagnes les plus élevées.

Chaque voyageur a une manière particulière d'exprimer les sensations qu'il éprouve; j'en ai acquis une nouvelle preuve en visitant le glacier du Rhône : certes je suis loin de blâmer l'enthousiasme de Bourrit à la vue de ce grand spectacle, et cependant je ne puis retrouver avec lui dans la disposition générale de ce glacier une ville complète, des rues, des temples, des palais. Rien au contraire ne m'a moins présenté l'idée de la régularité et de la création mesquine de l'homme que cette agglomération de blocs de glaces, que cet ensemble informe dont les fractions heurtées contrastent fortement entre elles par leurs formes bizarres, fantastiques, et qui me paraissent tout-à-fait propres à présenter l'image du chaos.

Il n'existe pas moins de quatre cents glaciers dans la chaîne des Alpes, depuis le Mont-Blanc jusqu'aux limites du Tyrol : ils offrent une surface de quarante lieues carrées environ; dans plusieurs d'entre eux la glace a de cent pieds à six cents pieds de profondeur : c'est là que les principaux fleuves de l'Europe prennent leur cours. Les glaciers en Suisse se forment dans les vallons supérieurs des hautes montagnes, et souvent, ainsi que pour celui du Furca, quelques-unes de leurs ramifications ou bras descendent, sans qu'il y ait pour la glace solution de continuité, jusqu'aux parties inférieures où la verdure reparaît, et l'on voit ces bras qui s'avancent comme des lagunes, entourés d'une belle végétation. Dans les régions élevées, l'été ne dure que le quart de l'année, et la saison rigoureuse se prolonge pendant neuf mois. Il faut remarquer que les vallons supérieurs, étant eux-mêmes encore abrités par des pics plus élevés qui arrêtent l'action du soleil, les masses de neiges qui tombent pendant neuf mois s'y amoncellent et s'y forment en couches que l'on peut distinguer

par le nombre des années : ce sont ces amas qui alimentent les glaciers. Ils se forment dans les vallées dont le plan est incliné ; ils exercent tous une pression vers la partie inférieure, et la fonte d'une portion de glaces, qui a lieu pendant les trois mois d'été, s'exerce principalement sur les côtes ou sur les parties inférieures. Les glaciers sont sujets à des variations d'accroissement et de diminution qui sont déterminés par la longueur et l'intensité du froid ou de la chaleur. Tel glacier s'avance d'une manière assez sensible dans la vallée inférieure pendant plusieurs années, mais bientôt il se retire dans la même proportion et dans un nombre d'années à peu près égal.

La surface des glaciers est plus ou moins coupée de fentes, dont quelques-unes ont souvent plusieurs pieds de largeur, et fréquemment plus de cent de profondeur. Les grands froids, les changemens subits dans la température de l'air et les pentes du sol sont les principales causes de ces crevasses dont le fond est d'un bleu foncé, et les bords, les angles et les pointes d'un beau vert. Pendant l'hiver, le plus profond silence règne sur les glaciers ; mais dès que l'air vient à s'échauffer, et aussi long-temps que l'été dure, on entend souvent un mugissement épouvantable, accompagné de secousses, et aussi souvent qu'il se forme une crevasse, c'est avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Lorsqu'on entend plusieurs de ces détonations dans la même journée, on en augure un changement de temps. Les crevasses se forment et varient chaque jour à toute heure ; ce sont elles qui rendent l'excursion des glaciers si dangereuse aux voyageurs.

L'air renfermé dans les cavités des glaciers tend toujours à se mettre en équilibre avec l'air atmosphérique, dont les variations exercent une influence positive sur le premier. Si les eaux infiltrées qui coulent dans l'intérieur du glacier ne trouvent pas d'issue, tourmentées qu'elles sont par la pression, on voit tout à coup un ruisseau surgir à la surface, et cet accident est toujours précédé de mugissemens souterrains. Si la pression n'est pas assez forte pour produire cet effet, elle se déclare par une nouvelle fissure ou fente, au fond de laquelle on entend l'eau couler.

Ainsi qu'on pourrait le croire, la superficie des glaciers n'est pas toujours brillante et pure ; elle est souvent recouverte d'une couche de pierres ou débris de rochers qui ne tardent pas à être broyés, et se changent prompte-



View de Visp, par

Falkenstein del.

VI SP .

A Paris chez Bataille, et chez M. Neuchâtel, à Londres chez M. Murray, et chez M. S. Strand.

ment en une sorte de terre épaisse et noire que le glacier tend constamment à rejeter comme une écume impure à laquelle, selon les cantons, on donne un nom différent. Une couleur tantôt verte comme l'eau de la mer, quelquefois d'un bleu qui ressemble à celui du firmament, des fentes plus ou moins larges, des arêtes presque toujours vivement dessinées, sont les signes auxquels on reconnaît un glacier, et qui servent à la distinguer des amas de neige qu'un seul hiver suffit quelquefois pour recouvrir d'une croûte mince, brillante, mais qui n'offre aucune compacité. On trouve souvent à la partie inférieure d'un glacier une ou plusieurs voûtes formées par la nature, et qui sont quelquefois assez régulières pour qu'on puisse croire qu'elles sortent de la main des hommes.

Le glacier du Rhône, un des plus considérables de ceux de la Suisse, se compose d'un amas immense de glaces qui remplit entièrement l'espace compris entre deux rochers : il n'a pas moins de deux lieues de développement par une pente souvent assez rapide, et plus d'une lieue de large ; il descend jusqu'à la vallée de Ghérenthal. Disposé en amphithéâtre, il présente la forme d'un éventail, dont la partie supérieure la plus étroite touche au Galenstock, tandis que la partie inférieure qui est la plus évasée vient rejoindre les premiers plans qui dominent la vallée. Quelle puissance retient donc comme suspendus ces énormes amas de glaces que les lois de la gravitation sembleraient devoir précipiter dans le Valais ?

Le glacier du Rhône qui s'étend sur le revers occidental de la montagne est à la fois le plus imposant par sa masse, et par sa forme le plus pittoresque de tous ceux que l'on trouve dans la chaîne des Alpes : les fissures sont dessinées à longs traits, tandis qu'au contraire les autres glaciers de la Suisse présentent tous une réunion d'aiguilles. Le glacier du Rhin est le seul qui offre, dans sa forme extérieure, quelque ressemblance avec celui du Rhône qui a tant d'éclat et de pureté : ce dernier est d'un mouvement large et beau, et d'une pente tellement heureuse que l'œil peut le suivre depuis sa base jusqu'au sommet des montagnes qui lui servent de barrières ; à mesure qu'il descend, ses formes hérissées s'adoucissent, et il se termine dans la vallée de Ghérenthal en croupes arrondies et profondément crevassées. Les rayons réfléchis du soleil lui donnent l'éclat du cristal, et même sa transparence qui ne s'arrête pas à la surface. Mais cette vive incandescence n'est uniforme que pour les plans unis du glacier. Ses

fragmens en saillie reflètent des ombres du plus beau bleu qui, se projetant sur les parties voisines, produisent des effets admirables de lumière. C'est là qu'accablé de fatigues et de chaleur, abattu par un exercice violent, dévoré par la soif, j'ai éprouvé le supplice de Tantale. Il faut bien se garder de succomber à la tentation de se rafraîchir à l'un des ruisseaux qui coulent de toutes parts, à moins de corriger la crudité, la malfaisance de l'eau par une forte addition de kirchenwasser.

On n'est pas d'accord sur la désignation positive du premier cours d'eau qui donne naissance au Rhône, et qui, par conséquent, doit être considéré comme sa source véritable. Ramond pense que le cours d'eau qui, à sa naissance, doit porter exclusivement le nom du Rhône, est celui qui sort du Saasberg par trois filets très déliés qui se réunissent et forment un joli ruisseau d'une eau claire, limpide, dont les bords sont couverts d'une mousse brillante, et dont la surface est unie comme une glace. Après un cours de quarante ou cinquante toises, il va se perdre dans le torrent du glacier. Les habitans du pays ont tellement affecté l'idée de source du Rhône à ce ruisseau, qu'ils en refusent le titre à un autre cours d'eau plus voisin du glacier, parce que les eaux de celui-ci sont trop froides, et qu'elles dérivent évidemment de la fonte des glaces aux variations desquelles les trois sources véritables paraissent absolument étrangères. Elles sont situées à 5,400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Je ne veux pas attacher une trop grande importance à la solution de cette question : on peut contester le nom de source du Rhône à l'écoulement qui sort de l'amphithéâtre situé au bas du glacier, mais il faut reconnaître qu'il est le principal aliment du fleuve, et le premier à confondre ses eaux avec les trois sources qui sortent du Saasberg, et qui, jusques là, ne présentent qu'un volume d'eau peu considérable; on se refuserait à y reconnaître le berceau de l'un des plus grands fleuves de l'Europe. Après avoir réuni leurs eaux et serpenté parmi les moraines, ce ruisseau arrose la vallée de Ghéren, qui n'a qu'une demi-lieue de longueur, et que l'on peut traverser en cinq minutes. C'est là que se trouve le passage qui forme la communication entre les cantons de Berne, d'Uri et du Valais : il est très fréquenté; mais les chétifs châlets des Valaisans, groupés sur le bord du Rhône, offrent à peine un asile aux voyageurs. Le manque de propreté les porte à s'éloigner promptement d'un lieu où ils aimeraient à séjourner pour visiter avec plus de

soin le glacier, et pour savourer avec délices un laitage excellent. Si l'on y établissait une auberge qui, sans pouvoir rivaliser avec celles de Bex, de Sion ou de Brigg, offrit cependant aux voyageurs un abri commode et quelques mets simples, je crois que la vallée de Ghéren serait très fréquentée pendant quatre mois de l'année. Les voyageurs aimeraient à s'y reposer du fracas de la vie européenne dans un calme vraiment alpestre, et dont il me serait impossible de faire apprécier la douceur à ceux qui n'ont pas été assez heureux pour la goûter.

Avant que le Simplon et le Splugen eussent été rendus praticables en tout temps aux hommes, aux chevaux et aux voitures, le principal transit des marchandises entre la Suisse et l'Italie se faisait par le Saint-Gothard. Cette communication, qui aujourd'hui ne peut plus supporter la comparaison avec les deux qui ont été créées depuis quelques années, était seule fréquentée autrefois; mais en même temps que l'on établissait à grands frais les chemins du Simplon et du Splugen, celui du Saint-Gothard était négligé; il se détériorait chaque jour. Les cantons d'Uri et du Tessin, frappés de cet abandon si préjudiciable à leurs intérêts, ont résolu d'exécuter au Saint-Gothard des travaux importants pour mettre ce passage en état de rivaliser avec ceux du Simplon et du Splugen.

La route aura une largeur uniforme de dix-huit pieds; les pentes, sans être aussi douces que celles du Simplon, sont cependant calculées et établies pour que l'on puisse atteindre sans trop de fatigues le col du Saint-Gothard, et redescendre par le canton du Tessin. La route, en suivant le cours de la Reuss, traverse le fameux pont du Diable: une croyance populaire assurait qu'il n'avait pu être établi que par une puissance surnaturelle. Il se trouve aujourd'hui remplacé par un nouveau pont beaucoup plus large, et dont la construction ne laissera plus de prétexte à la crainte. Une souscription ouverte pour accélérer l'achèvement de la nouvelle route a été accueillie avec faveur, et l'on peut espérer qu'en 1831 les anciennes relations seront rétablies avec plus de facilité qu'autrefois. En visitant dernièrement ces travaux, je n'ai pu me défendre d'un juste sentiment d'orgueil national, lorsque j'ai reconnu que les ingénieurs suisses ont profité des études du Simplon, et qu'ils les ont souvent reproduites.

Le voyageur, placé au pied du glacier du Rhône, jouit d'une vue admirable; l'œil plonge sur les premières assises du Valais, et suit le cours

du fleuve qui, à sa naissance, coule assez tranquillement sur un lit de pierres; mais bientôt, grossi de la rivière qui prend sa source au Mayenwand et de celle qui sort du Niederglaetscher-Alp, il s'élançe fougueux, et semble emprunter les traits rudes du paysage qui l'entourne. Il se précipite alors dans la vallée avec une telle violence que, dans l'espace de moins de trois lieues, depuis le glacier jusqu'à Oberwald et Obergestelen, le Rhône forme plusieurs chutes considérables; l'une d'elles a près de cent pieds de hauteur. Le vallon qui sépare le glacier du village d'Oberwald, et qui a près de deux lieues d'étendue, est sauvage, désert et privé de végétation; la pente en est rapide, cependant le chemin taillé sur la rive droite du fleuve est plus pénible que périlleux. Peu à peu le Valais commence à s'ouvrir, et le voyageur quitte le Rhône: il arrive à une petite chapelle, de laquelle on découvre toute la partie du Valais jusqu'à Obergestelen et Oberwald. Dans le fond on aperçoit le glacier du Matterhorn, et sur la gauche les montagnes qui dominent les glaciers du Griess. Au milieu d'elles on remarque le passage fréquenté qui conduit à la vallée de Formazza, à la naissance de laquelle se trouve la belle cascade de Toccia, qui a plus de huit cents pieds de hauteur.

Obergestelen, situé à plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, n'offre rien d'intéressant; il n'est remarquable que par la grandeur et la beauté sauvage du paysage. Ce bourg est assez mal bâti; il fut ravagé en 1720 par une lavange qui enleva cent vingt maisons, et qui fit périr 84 personnes et 400 têtes de bétail. Obergestelen est très fréquenté à cause de sa situation; il sert de centre commun à trois passages importans: le premier conduit par le Grimsel au canton de Berne; le second par le Griess dans les vallées de Formazza et d'Ossola, et le troisième par les Noufenen dans la vallée Lévantine, à Locarno et sur les bords du lac Majeur. Les maisons d'Oberwald et d'Obergestelen sont hautes et noires; cette couleur est causée par l'action du soleil sur la résine que contient le bois de mélèse avec lequel elles sont construites. De ce point, en descendant la vallée, on traverse sur la rive droite du fleuve les villages de Geshinen, Munster, Biel, Niederwald, Viesch, Lax, Deish, Mœhrel, Hochflue et Naters. Geshinen est un petit hameau construit dans un enfoncement de la montagne: on ne peut l'apercevoir que lorsqu'on a gravi les plans qui le dominent; c'est alors seulement que les chaumières apparaissent sous les pieds du voyageur. Munster est



Vue de Louesch par

F. K. Meyer del.

LOUESCH .

à Paris, chez Hittorff, et Boulevard Montmartre. London March 1859 published by Colver, 6 Surrey St Strand

le village le plus considérable du haut Valais; l'âpreté du climat y restreint la culture; c'est cependant, depuis la Fourche, le premier point où l'on trouve quelques arbres à fruit, mais d'une espèce pauvre et rabougrie. Les chroniques conservent le souvenir des vexations que les comtes et barons de Blandra, de Mœhrel et de Dirrenberg faisaient, au moyen-âge, éprouver aux paisibles Valaisans : après avoir ravagé le pays, levé des contributions, et souvent enlevé des otages, ils se retiraient dans leurs demeures inaccessibles; en 1262, le peuple du haut Valais fut obligé d'appeler à son secours Pierre, comte de Savoie. S'il est un pays que sa pauvreté devait garantir de pareilles déprédations, c'est bien certainement le haut Valais. Mais qui pouvait alors mettre à l'abri de cette tyrannie de quelques hommes qui, après avoir exploité les cantons les plus favorisés, ne dédaignaient pas ceux où le colon pouvait à peine exister? Ces souvenirs font mieux sentir le bonheur de vivre dans un temps où les lois accordent à tous une protection égale. Aussi je puis certifier, malgré les phrases prétentieuses de quelques voyageurs modernes, que vous ne trouverez ni en Suisse, ni dans le Valais, un seul homme qui regrette ce que l'on est convenu d'appeler le bon vieux temps. Les Helvétiens ne sont pas encore arrivés à ce degré de civilisation qui apprend à dire le contraire de la pensée lorsqu'on veut produire de l'effet.

De Munster à Niederwald, le paysage conserve un caractère aussi sauvage que celui du pays plus élevé. La vallée de Viesch est étroite et inculte; en la traversant on aperçoit un glacier qui descend du pied du Finsteraarhorn. Le pont de Lax, d'une construction remarquable par sa hardiesse, établit une communication entre les deux rives du Rhône; le fleuve y forme une belle chute. On assure que c'est à Deish que Barnabas, disciple des apôtres, a prêché la parole divine : il en a conservé le nom; on le nomme fréquemment le Mont-Dieu. La masse se réunit au Rhône, au bas de ce village, en avant de Warmbrunnen; les eaux de ce torrent sont encore plus blanches que celles du Rhône. Il est facile de reconnaître qu'elles sortent d'un glacier.

Depuis Lax jusqu'à Mœhrel, le sentier de pied, à peine praticable pour les chevaux du pays ou pour les mulets, et que l'on décore du nom de chemin, est extrêmement étroit; à gauche, le Rhône gronde à une profondeur considérable; à droite règne une suite de collines coupées à pic qui servent de base à de hautes montagnes. Le chemin est souvent ombragé par

des châtaigniers ou par des noyers. On dirait que la nature a voulu défendre à l'homme de pénétrer dans ce désert de montagnes; il lui faut lutter sans cesse contre une nature sauvage qui n'a été ni vaincue ni même combattue par les travaux de la civilisation; le voyageur ne saurait le parcourir sans le secours d'un guide. Que l'homme est faible dans le haut Valais, mais qu'il est grand devant le Simplon!

Mœhrel, chef-lieu du canton de ce nom, est situé sur la rive droite du Rhône; un pont y établit une communication avec Grengiols. C'est à Mœhrel, qui par sa position se trouve abrité des vents du nord, que l'on rencontre les premiers noyers, les premières vignes du haut Valais; le safran y est cultivé. La vallée du Rhône, extrêmement resserrée à Mœhrel, est entièrement occupée par le fleuve et par le chemin; ce dernier est surplombé par un rocher coupé à pic, et d'une nature si friable, qu'il s'en détache fréquemment des portions qui tombent dans le Rhône, et qui embarrassent son cours. En approchant de Mœhrel, on remarque l'ermitage dédié à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs; cette chapelle, élevée sur un rocher au pied duquel le Rhône mugit avec furie, est aussi désignée sous le nom de Chapelle-des-Hauts-Rochers; la route est entièrement couverte et formée de gros quartiers de rocs qui se sont détachés de la montagne. Auprès du Gobesberg, on voit les ruines d'un ancien château.

L'espace entre Mœhrel et Naters est occupé par un bassin demi-circulaire de montagnes; l'œil se porte sur le Briggerberg, dominé par le Simplon, qui semble placé là pour fermer la route.

Naters, le dernier village que l'on rencontre avant d'arriver à Brieg, est fort irrégulier: la rue parallèle au Rhône est la seule qui indique quelque intention de bâtir des maisons sur un alignement à peu près régulier; quant aux autres habitations du village, elles sont élevées sans ordre. La rue principale est semée, de distance en distance, de gros quartiers aplatis de rochers; souvent un intervalle d'un pied les sépare: voilà ce qu'un voyageur moderne appelle un pavé régulier. A Naters, ainsi que dans plusieurs autres cantons de la Suisse et du Valais, les bâtimens dans lesquels on conserve les grains sont mis à l'abri des attaques des rats, des souris et des mulots par un procédé aussi simple qu'efficace. Chacune de ces constructions est placée sur quatre dés de pierre coupés dans le milieu de leur hauteur, par une dalle large et mince en pierre ou en ardoise. Cette

dalle déborde le dé d'un pied environ sur chaque face, et l'animal parvenu jusqu'à cet obstacle ne saurait le franchir.

Brieg est située à 1,026 pieds au-dessus du lac de Genève, et à 2,084 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le site en est agréable; ainsi que dans presque tout le Valais, on n'y est pas resserré entre des rochers élevés et de hautes montagnes, et la température y est modérée. Le Saltine, torrent qui descend du Simplon, et le Kelchbach, qui vient du Belp-Alp, mêlent leurs eaux à celles du Rhône, auprès de cette ville dont l'aspect est très pittoresque. Nombre de maisons sont bâties en amphithéâtre sur des collines; d'autres sont couronnées d'un dôme de fer-blanc, et souvent couvertes d'ardoises micacées (*giltstein*) qui brillent comme l'argent lorsqu'elles réfléchissent les rayons du soleil. Parmi les constructions les plus remarquables, il faut distinguer la maison habitée autrefois par la famille Stockalper, et surtout l'église et le pensionnat des Jésuites élevés sur une colline qui domine Brieg. L'église, d'une simplicité élégante, est entièrement blanchie à la chaux; ses trois autels sont d'un beau marbre noir. Le collège contient cent élèves environ; les professeurs sont nombreux et sont instruits: on y enseigne toutes les sciences. Ce grand et vaste établissement appartient en propriété à la ville de Brieg, qui le loue aux révérends pères pour le prix de 3,600 fr.; mais, au lieu d'acquitter cette somme en argent, ils se chargent de l'éducation d'un certain nombre de jeunes gens du canton qui leur sont désignés par l'autorité. Placé au pied de la plate-forme sur laquelle l'église est élevée, on jouit d'une vue admirable; la ville, qui compte une population de deux mille âmes, se développe en amphithéâtre: un triangle est formé par Naters, Brieg et Gliss; le fond est occupé par une petite vallée couverte d'une verdure ravissante, et qui fait un contraste heureux avec la vive blancheur des neiges et des glaciers qui la couronnent de toutes parts. A gauche, en regardant Sion, l'horizon est terminé par les montagnes du Glisshorn, premier degré du Simplon, et à droite par les montagnes du Bergishberg, qui se rejoignent et ferment le cadre.

Il n'y a à Brieg d'autre commerce que celui de consommation; et comme les voyageurs ne sont pas obligés de traverser cette ville pour se rendre par le Simplon en Italie, on n'y voit d'autres étrangers que ceux qui visitent le haut Valais et la source du Rhône. Aussi l'existence à Brieg est d'une monotonie à laquelle ceux qui ne sont pas nés dans ce pays auraient peine

à s'accoutumer : la vie y est toute intérieure ; aucun autre lieu n'est aussi propre à goûter les douceurs des rapports de famille et les charmes d'une retraite si favorable à l'étude.

Le Mont-Rosa, la plus haute montagne de l'Europe après le Mont-Blanc, est cependant l'un des points les moins visités, les moins étudiés de la chaîne des Alpes. Une excursion au Mont-Rosa se rattache naturellement au plan de cet ouvrage, puisque la vallée de Visp, qui y conduit, débouche à deux lieues de Brieg dans la vallée principale du Rhône. Ayant laissé à l'auberge de Visp tous les effets dont je n'avais pas un besoin indispensable, je quittai la route du Simplon, et j'entrai dans la vallée. De Visp à Stalden, le pays est très escarpé ; mais comme la position de la vallée le garantit du vent du nord, la végétation y est assez belle, et l'on y cultive la vigne. A Stalden, la vallée se divise en deux branches ; celle de la droite, que je remontai jusqu'à Matten, est sauvage. Parmi les pics élevés et les glaciers étendus qui en entourent l'extrémité, se remarque l'aiguille élancée du Mont-Cervin. La vallée de la gauche porte le nom de Val-de-Saas ; son aspect, à mesure qu'on y pénètre, devient toujours plus imposant. La route serpente sur un sol extrêmement rapide couvert d'arbres et de broussailles, au travers desquels on aperçoit la rivière qui se brise en flots d'écume : un seul hameau, celui de Gassen, se trouve sur le passage. Des croix nombreuses élevées par la piété dans les endroits où les malheureux ont péri par des éboulemens, par des lavanges, sous les neiges, attestent les dangers qui menacent presque à chaque pas la vie de l'homme dans ce canton désolé. Après quatre heures de marche j'arrivai à Saas, chef-lieu de la vallée : je me rendis chez le curé, qui, à défaut d'aubergiste, me donna l'hospitalité. De Saas au Mont-Moro on ne trouve d'autre endroit habité que le hameau d'Almengal, composé de quelques chaumières misérables où le voyageur ne doit pas s'attendre à trouver autre chose qu'un abri fort insuffisant.

Je devais le lendemain franchir le Mont-Moro, passage peu fréquenté, et praticable pour les piétons seulement pendant l'été. La vallée est terminée par un immense glacier, dont je longeai la gauche par un sentier extrêmement escarpé, qui, après plusieurs détours, aboutit au glacier même, et que l'on est obligé de suivre en s'aidant des pieds et des mains. Ce passage est pénible, mais nullement dangereux. J'employai deux heures



Severini del.

Salviè sculp.

BAINS DE LOUESCH.

à Paris, chez Rittner, 22 Boulevard Montmartre. London, March 1829, published by Rittner, 8, Streey, St. Strand.

à parvenir au sommet de la montagne, et je me trouvai alors dans le séjour de l'hiver. De tous côtés l'œil ne découvrait que des cimes nues, arides et entrecoupées de glaciers qui semblaient descendre du ciel, tandis que des pyramides de glaces de deux ou trois cents pieds de hauteur élevaient du sein d'un lac leurs colonnes groupées autour du mont. Il était trois heures lorsque j'arrivai à une petite réunion de châteaux que j'essaierais en vain de décrire : je ne puis en donner une plus juste idée qu'en disant que par leur délabrement et leur aspect misérable, ils étaient bien en harmonie avec cette contrée la plus sauvage que l'imagination puisse se représenter. Les bergers qui les habitaient avaient accompagné leurs bestiaux ; je n'aperçus que quelques enfans plus sauvages encore que les chèvres qui s'étaient enfuies à mon approche. Ces châteaux offrent une différence sensible avec ceux de la Suisse ; afin de les préserver des lavanges trop fréquentes, ils sont placés parallèlement à la direction que celles-ci prennent habituellement. Le sommet du toit couvert de larges pierres plates est appuyé à la montagne, afin qu'il n'oppose aucun obstacle à la chute des neiges, et l'angle qu'il forme avec la pente du sol donne la hauteur de ces chétives habitations. L'étable des vaches est placée sous la seule pièce habitée, pour que les vapeurs du bétail entretiennent chez le maître une température modérée, et rendue plus nécessaire par le froid piquant qui se fait sentir la nuit.

Lorsque les habitans de ces misérables demeures parurent, je fus fort surpris de ne voir que des femmes ; le soin des bestiaux leur est entièrement remis pendant les mois d'été. Dans l'intérieur de chaque château un pilier est placé au centre ; il sert à soutenir le toit : un crucifix, des images de saints, des chapelets décorent l'intérieur. Je fus accueilli avec empressement par une bonne femme sexagénaire ; je lui donnai du café et du sucre qu'elle goûta beaucoup : c'était la troisième fois de sa vie qu'elle en prenait. Le désir d'arriver de bonne heure au sommet du Mont-Moro manqua de me devenir funeste : parti à la pointe du jour, je trouvai le sol couvert d'un verglas qui rendait ma marche d'autant plus pénible, que j'arrivai bientôt auprès d'une bande de neige inclinée qui aboutissait à des crevasses et à des précipices. Je me fis précéder de mes deux guides qui, aidés de leurs bâtons ferrés, imprimèrent fortement sur la neige l'empreinte de leurs pas ; j'eus bien soin de régler ma marche sur la leur, et je parvins ainsi à franchir cet obstacle. Je conseille au voyageur de ne jamais se mettre en route de

trop bonne heure; le désir de faire ce que l'on appelle une bonne journée pourrait lui devenir funeste. Avant que les premiers rayons du soleil aient exercé leur action sur les parties de glace ou de neige, elles sont couvertes d'un verglas sur lequel le pied le plus montagnard a de la peine à conserver quelque aplomb. Je le répète donc, si le voyageur veut fournir une longue journée, et arriver de bonne heure au but qu'il s'était proposé, il faut qu'il se mette assez tard en route. Je découvris enfin le Mont-Rosa, et, je l'avouerai, la première impression ne répondit pas à mon attente. Je n'éprouvai pas ce transport que cause l'aspect subit d'un spectacle long-temps attendu; peut-être mon imagination s'en était-elle exagéré la magnificence. Il faut remarquer aussi que le Mont-Rosa (élevé de 14,580 pieds sur la mer) est entouré de pics qui l'égalent presque, de sorte que, placé devant ce groupe de montagnes disposées en cercle, on manque de point de comparaison pour reconnaître celle qui est la plus élevée. A côté des pyramides d'Égypte, un peintre habile a soin de placer une créature humaine pour faire apprécier par opposition la petitesse de l'une et l'immensité de l'autre. D'un point où j'étais placé je voyais à mes pieds le village de Macugnaga, où depuis long-temps on exploite des mines d'or jadis très productives, puisqu'elles ont enrichi la famille Stockalper. Les filons qui avaient donné des résultats si brillants paraissent épuisés. En descendant Macugnaga on peut rejoindre, à six lieues de là à Vogogna, la route du Simplon.

Les voyageurs, il faut le dire, se hasardent rarement jusqu'au Mont-Rosa; cette contrée, quoique horriblement sauvage, n'offre cependant pas ces accidens qui exaltent l'imagination; ici tout les rebute; les gîtes sont affreux, les chemins sont pénibles, et après une course de quatorze lieues il faut revenir sur ses pas, si l'on ne veut se rendre en Italie. Les étrangers aiment mieux admirer les grands spectacles de la nature dans l'Oberland Bernois ou dans la vallée de Chamouni; on peut y pénétrer sans peine, et l'on y trouve toutes ces aisances de la vie qui acquièrent encore là un nouveau prix par le contraste. Au Mont-Rosa, au contraire, tout est difficultés, tout est privations. Les pentes sont roides, on y manque de sentiers tracés, et vers la fin d'une journée qui fut marquée par des fatigues et par des périls, on ne rencontre, pour se reposer, que de misérables châteaux ouverts à tous les vents. Avec quel plaisir, en sortant de ce chaos, on retrouve le village de Visp! Ce site charmant n'a pas besoin d'une opposition aussi

tranchée pour paraître encore plus aimable. Le dessin que je donne ici de cette localité ne pourrait manquer d'acquiescer un nouveau charme, si le lecteur, ainsi que moi, avait pu s'y reposer avec délices en sortant de la vallée de Saas.

De Visp et de Raron le paysage, en observant les deux rives du fleuve, n'est pas toujours agréable : la vallée du Rhône a peu de largeur, et les deux chaînes de montagnes qui l'enferment, cultivées à une hauteur assez considérable, descendent souvent aux bords du fleuve, dont le cours irrégulier change d'une année à l'autre, et laisse à découvert des portions de terrain que peu auparavant il avait envahies. Raron, bourg assez considérable, placé dans la situation la plus pittoresque, est bâti en partie sur les premiers plans d'une colline élevée; on y voit encore les restes d'un château habité pendant plusieurs siècles par les barons de Raron. Niedergestelen est un petit village dominé par un rocher immense qu'une révolution de la terre a fendu depuis sa base jusqu'au sommet. Je n'ai pu, malgré mes recherches, retrouver la date de cet événement qui doit remonter à un temps déjà reculé, car quoique les arêtes de cette crevasse soient encore vives de profil, elles présentent cependant, comme couleur, des signes évidens de vétusté.

En passant auprès de Tortmann, j'ai pris une leçon de philosophie. Un berger a fixé son habitation sur la montagne. Je ne dirai pas que je l'ai trouvé en guenilles; la description d'une partie de son habillement donnera à juger du reste. Sa chaussure se composait du fond sans bords d'une paire de sabots, fixé sur le pied par des courroies comme les sandales d'un capucin : voilà ce qui l'aidait à parcourir les sentiers les plus ardues. Pendant cinq mois de l'année il y occupe une cahute de trois pieds de hauteur sur cinq de longueur et trois de large; elle est formée de pierres assemblées sans ciment : un des côtés est entièrement ouvert; un peu de paille compose tout l'ameublement : on ne peut se tenir que couché dans ce tombeau anticipé; l'habitude et l'ignorance d'un état meilleur peuvent seules faire supporter une pareille existence. Que de réflexions salutaires m'inspirait la vue de cette misérable demeure! Elles avaient toutes pour conclusion cette leçon que j'adressais mentalement aux ambitieux : Comparez, et soyez heureux.

Le bourg de Leuck ou Louesche, bâti sur une hauteur assez considérable sur la rive droite du Rhône, domine le cours du fleuve dans un espace

de dix lieues. L'entrée par la vallée du Rhône est d'un aspect misérable; des maisons petites, irrégulièrement construites, des chaumières, des mures en ruines frappent d'abord les yeux. En pénétrant dans le bourg on trouve quelques constructions moins défectueuses. La maison de ville est un bâtiment carré fort ancien; quatre petites tours attachées à l'étage supérieur lui donnent une physionomie fort originale; cet ornement caractérisait l'architecture saxonne qui a précédé celle fort improprement appelée gothique; comment s'est-il introduit dans le Valais? J'ai parlé déjà de l'égalité positive qui règne dans le Valais, et je vais en donner une nouvelle preuve. J'avais loué à Genève une de ces petites voitures du pays traînées par un cheval et conduites par un guide; ce dernier me convenait beaucoup, et je l'avais retenu pour faire le tour du Valais et explorer la vallée du Rhône. Au milieu du bourg de Louesche une maison de belle apparence attire mes regards: un corps principal de logis, deux ailes élégantes, des vases en pierre garnis de fleurs et le bâtiment revêtu d'un vernis brillant, l'auraient fait distinguer même dans une ville du second ordre en France, et surtout en Angleterre; c'était la demeure de M. le baron de Verra. Une femme habillée à la valaisanne, dans le costume le plus simple, coiffée du petit chapeau couronné de fleurs artificielles et couvert de clinquans, se tenait à une fenêtre; mon voiturier lui adresse un salut moitié amical, moitié respectueux; la femme lui répond avec prévenance; et j'apprends que cette personne, qu'un voyageur trompé par les apparences aurait bien pu prendre pour une servante, est la sœur du maître de la maison, de M. le baron de Verra, le plus riche propriétaire du Valais. Je le dis encore, dans ce pays un costume uniforme confond toutes les classes.

La cible à Louesche est établie sur une terrasse parallèle au Rhône. De ce point élevé on découvre une foule de villages construits dans le fond de la vallée ou sur les hauteurs de la double chaîne de montagnes qui encadrent le Valais. A cinq lieues à droite on aperçoit distinctement les châteaux de Valère et de Tourbillon à Sion, ainsi que l'hôpital de cette ville et la montagne des Mayens. Sur la gauche, en descendant le Rhône, on admire avec un plaisir toujours plus vivement senti ces accidens de terrain si pittoresques, ces traits si heurtés de paysage qui caractérisent le Valais, et le fond du tableau est de ce côté terminé par les plans élevés et la pointe brillante du Furca. Ce spectacle est magnifique; jamais plus beau panorama



11. Lucy the poet

Falkenstein with

SIGN .

à Paris, chez Kistner, à Boulevard Montmartre. London March 25th, published by James A. Murray & Sonant.

n'avait frappé mes yeux. Le torrent du Graben traverse le bourg de Louesche et se jette dans le Rhône; dans l'été il est souvent à sec, et le pont par lequel on communique d'une rive à l'autre devient parfaitement inutile, et c'est ce même Graben qui, dans d'autres momens, envahit les campagnes, entraîne la terre végétale, élargit au loin ses bords, et interrompt les communications entre les deux rives du Rhône dans l'espace de plusieurs lieues.

Le chemin par lequel on se rend de Louesche aux Bains est d'abord tracé au-dessus du bourg; le premier village que l'on traverse est celui d'Albinen; il est bâti sur un plan assez rapide au milieu de la montagne: on y jouit de la vue complète de la Gemmi. A Albinen, ainsi que dans le reste du Valais, on n'élève plus que des maisons de pierre; cette amélioration importante a été introduite par l'administration française, et ce n'est pas la seule dont le pays lui soit redevable. D'Albinen aux Bains le chemin est taillé dans le roc, et avec une rapidité qui effraie le voyageur: les femmes qui ne peuvent surmonter leurs craintes, les personnes sujettes au vertige se laissent couvrir les yeux, et sont portées à dos par de robustes montagnards. Les bains de Louesche, recommandés dans les maladies de peau, sont tellement fréquentés, que souvent trois cents étrangers s'y trouvent rassemblés pendant la saison. Jusqu'en 1826, les malades étaient obligés de se baigner dans les mêmes carrés, l'un réservé pour les riches, et le second pour les pauvres. Quoique j'admets au moins l'égalité des souffrances, j'applaudis cependant aux dispositions qui ont été faites pour qu'à l'avenir chaque baigneur puisse disposer d'un emplacement particulier.

Au fond de la vallée des Bains de Louesche se trouve le passage qui conduit du Valais dans le canton de Berne, au travers la Gemmi. Il s'élève jusqu'au col de Daube, qui est le point culminant, à une hauteur de 7,000 pieds au-dessus de la mer. C'est dans la paroi presque verticale et de 1,600 pieds d'élévation de cette montagne, formée d'une immense accumulation de rocs nus et décharnés, que la main de l'homme a taillé au ciseau un chemin étroit de près d'une lieue de développement. Ce sentier se repliant sans cesse sur lui-même, ne permet pas au voyageur d'apprécier toute la profondeur de l'abîme qui s'accroît à mesure que l'on approche du sommet. On peut donc, sans une trop grande crainte, gravir cet étrange chemin,

mais il faut être depuis long-temps exercé aux courses dans les hautes Alpes pour se hasarder à le descendre. Et cependant qui le croirait, cette communication est la seule par laquelle on puisse se rendre des Bains de Louesche dans la vallée de Kander, et de là à Berne; mais telle est la force de l'habitude, le Bernois ou le Valaisan parcourent à toute heure et chargés de lourds fardeaux ce chemin dont l'aspect seul fait frémir l'étranger.

Siders ou Sierre est l'un des bourgs les plus considérables du haut et bas Valais; les constructions pourraient y être plus régulières, mais la beauté du paysage lui assure le premier rang dans ce pays. La vigne y est cultivée avec soin; le vin que l'on y récolte est bon : les plans de muscat et de Malvoisie ont parfaitement réussi. Sierre, construit dans une situation romantique, en face du val des Anniviers, est la demeure de plusieurs familles distinguées.

A trois lieues de Sierre, sur la rive droite du Rhône, est Sion, capitale de tout le Valais, le lieu de la résidence de son gouvernement cantonal, et autrefois de son évêque. Cette ville, bâtie au centre d'une vallée riante, au pied de trois châteaux antiques et à demi ruinés, entourée de montagnes imposantes, offre un aspect des plus pittoresques.

Le séjour de Sion est malsain, surtout pendant le printemps et pendant l'été; la ville est peu étendue, les remparts sont très élevés, et l'air, qui circule mal, est vicié par les vapeurs méphitiques qu'exhalent les fumiers déposés devant les maisons, et qu'augmentent encore la malpropreté habituelle des rues et leur peu de largeur. Cet état d'insalubrité se fait principalement sentir dans le quartier du Rhône où sont réunies les boucheries et les tanneries; aussi le nombre des crépins et des goîtreux y est-il plus considérable que dans les autres parties de la ville. Les rues de Sion ne sont pas toutes alignées; les obligations imposées par la voirie dans une ville bien administrée y sont tout-à-fait inconnues. Chaque propriétaire construit ainsi qu'il l'entend; on leur fixe à peine une direction : aussi la rue Grand-Pont, qui est la principale, offre tantôt une largeur assez considérable, puis se trouve tout à coup rétrécie sans que l'on puisse assigner d'autre cause à cette variation que le caprice d'un propriétaire. Trois fontaines distribuent l'eau dans la ville.

Les habitans de Sion vivent très isolés; à l'exception de quelques époques consacrées, les membres de la même famille se voient à peine; il est rare



After Turner at Waterford park.

Published only.

CASCADES DE PISHKEWACHE.

A Paris chez Patern, ex Librairie de la Monnaie, London March 1840 published by Artur & Co. No. 55 Strand.

qu'un salon réunisse même les amis les plus intimes : les visites n'y sont d'usage que lors des félicitations que l'on s'adresse au renouvellement de l'année, à l'époque d'un mariage ou d'un décès. Les femmes, retirées dans leurs ménages, ne sont pas enfermées ainsi que dans l'Orient, mais elles aperçoivent les hommes à peu près comme les recluses du Harem. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on ne trouve à Sion ni salle de spectacle ni salle de concert; dans toutes les villes et bourgs de la Suisse les habitans se retrouvent, se réunissent le soir dans des clubs, cafés, auberges ou autres lieux de réunion. A Sion ce n'est pas l'usage; on salue son voisin, on lui adresse la parole dans la rue, mais on ne va jamais passer la soirée chez lui; en un mot, les relations de société sont tout-à-fait inusitées dans la capitale du Valais. Dans la partie de la Suisse où la langue française domine, la prévenance des habitans se réunit aux agrémens du site pour faire regretter aux étrangers de ne pouvoir s'y fixer; ils n'éprouvent pas ce sentiment en quittant la capitale du Valais. Lorsque ce canton faisait partie de la France, la population de Sion était de trois mille habitans; à peine en compte-t-on aujourd'hui deux mille quatre cents. La seule location des maisons occupées par les autorités françaises était évaluée à plus de cinquante mille francs par an, somme très considérable pour le pays : ces propriétés sont aujourd'hui encore inoccupées. On avait défendu alors d'enterrer les morts dans l'intérieur de la ville, et l'on établit au dehors un cimetière dans une exposition favorable. A peine les Français avaient-ils quitté le pays, que l'on recommença à inhumer dans l'ancien emplacement, autour de la cathédrale; aujourd'hui les trois plus belles maisons de Sion n'ont pas d'autre vue que le cimetière étroit placé au centre de la ville, et dont l'étendue n'est même pas en proportion avec la population actuelle, quoiqu'elle soit bien diminuée. L'architecture de la cathédrale est du style gothique; le vaisseau est à peine en proportion avec le nombre des habitans : les ornemens et les tableaux qui la décorent ne sont pas d'un goût bien pur. J'y ai vu cependant quelques sculptures en bois qui remontent au commencement du quinzième siècle, et qui sont remarquables par leur légèreté.

Les restes des châteaux de Valère et de Tourbillon qui dominant Sion, les ruines du château de Montorge pourraient peut-être attirer l'attention de l'antiquaire, si ces débris des grandeurs passées rappelaient le souvenir

d'événemens importans. Mais qu'importent aujourd'hui la puissance des évêques de Sion et leurs querelles, tantôt avec les seigneurs voisins, tantôt avec les Valaisans? Ces faits, qui n'eurent quelque gravité que pour les contemporains, sont aujourd'hui complètement oubliés. Mais si le voyageur trouve auprès de la capitale du Valais une de ces grandes scènes qui étonnent l'imagination et qui charment le cœur, avec quel empressement, négligeant les vestiges de la puissance passagère de l'homme, il contemple ce qui sera éternellement jeune de beauté! Montagne des Mayens, quel amant de la nature pourra jamais t'admirer sans ressentir l'impuissance d'exprimer ce qu'il a éprouvé sous tes ombrages!

Les Mayens, qui s'élèvent majestueusement au midi de Sion, présentent un amphithéâtre immense qui n'a pas moins d'une lieue de hauteur sur une étendue double : on a besoin de deux heures pour le parcourir en direction de la base au sommet; mais la pente en est si douce qu'on peut la gravir sans peine. Elle est entièrement couverte de prairies, de plantations et d'un petit nombre de maisons d'habitation et d'exploitation rurale, dont la réunion pittoresque présente un aspect enchanteur. A côté d'un bouquet de bois une prairie étend son tapis émaillé; cette fontaine épand en murmurant son onde, et le ruisseau qu'elle forme serpente parmi les fleurs. La beauté indicible de ces lieux, l'air embaumé qu'on y respire, la salubrité des eaux font de ce séjour un paradis à moitié terrestre; car celui qui, placé sur les degrés supérieurs de la montagne des Mayens, se livre avec volupté à toute sa rêverie, peut presque croire que déjà il n'appartient plus à la terre. Dans toute l'étendue des Mayens on ne trouve qu'un seul ravin placé au centre. Pendant l'hiver et lors des momens d'orage, il sert d'écoulement aux eaux pluviales, et lorsqu'il est à sec, il présente le seul trait de stérilité que l'on remarque dans une étendue aussi considérable; encore pourrait-on le prendre pour un contraste placé là avec intention pour faire mieux apprécier toute la beauté du tableau. Le dernier plan de la montagne est marqué par une plaine assez considérable pour que l'on y mette parquer des troupeaux nombreux qui y séjournent depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre. Les habitans riches de Sion passent l'été aux Mayens; ils ont soin d'y faire élever jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans leurs enfans qui, grace à cette précaution salutaire, ne sont atteints ni du goître ni du crétinisme.



M. Lamy del. pinx.

Falkner sculp.

AIGLE .

à Paris, chez Bittner, et Boulevard Montmartre . London, March 1843, published by Colver & Son, Strand .

En continuant à suivre le cours du Rhône on trouve les villages de Saint-Pierre et de Riddes. De celui-ci à Martigny une chaussée élevée a été nouvellement construite pour mettre la route à l'abri des débordemens du Rhône; des deux côtés sont des marais qui offrent quelques ressources au colon qui y trouve à la fois des engrais dans le limon et dans les cendres des herbes, tandis que les roseaux fournissent la couverture des chaumières et un combustible pour l'hiver. Les goîtreux et les crétins sont ici en grand nombre, et l'on en trouve la cause dans l'insalubrité de ce canton; mais si à l'aide de travaux bien ordonnés on desséchait ces marais, si l'on faisait disparaître ces foyers de putridité, on verrait bientôt le pays et la population s'améliorer simultanément. Tels sacrifices que l'opération du dessèchement pourrait coûter, le gouvernement du Valais devrait y consentir. Là encore, lorsqu'on se hasarde à agiter cette question, on reçoit pour toute réponse : « Il y a si long-temps que les choses sont ainsi ! » Il faut se contenter de cette raison, qui n'en est pas une, et continuer sa route en gémissant de voir des malheureux traîner misérablement leur existence sur une terre où ils pourraient vivre dans l'aisance et en bonne santé.

Martigny (Martinach), qui existait du temps des Romains, et dont le nom était Octodurum, a été jusqu'au sixième siècle le séjour des évêques du Valais. Aujourd'hui les religieux qui desservent l'hospice du Saint-Bernard y ont leur principale résidence. C'est à cet endroit que le Rhône change brusquement de direction et tourne vers le nord. Martigny est une petite ville assez commerçante : on y voit encore les traces des ravages causés par le débordement de la Dranse en 1818. A peu de distance de Martigny on trouve le château de la Bathia bâti sur des rochers coupés à pic du côté de la vallée : l'aspect de la Bathia est très pittoresque; la tour ronde qui s'élève au milieu de l'ancien château est en ruines ainsi que les autres parties du bâtiment, qui depuis long-temps est abandonné; on n'y parvenait du côté de la vallée que par un sentier étroit. Ce château, peu étendu, n'était pas une de ces résidences où les seigneurs réunissaient un grand nombre de vassaux, d'hommes d'armes et de valets; ce n'était qu'un poste militaire que l'on pouvait garder facilement avec une centaine d'hommes, mais dont la possession avait une grande importance, puisqu'elle assurait l'entrée du Valais et de la route du Saint-Bernard.

A une petite distance de Martigny, les rochers qui dominant la route

sont coupés verticalement à une immense hauteur, et donnent passage aux eaux du Trient, rivière qui descend du Buet et de la Tête-Noire. Cette profonde fissure, qui paraît due au rongement des eaux ou à quelque bouleversement de la nature, n'a que quelques toises de largeur : aussi règne-t-il dans son intérieur une obscurité totale ; on croirait apercevoir l'ancre du Ténare.

Plus loin, vers Saint-Maurice, un bruit sourd et lointain annonce que l'on approche de la cascade de Pissevache, qui tombe de 300 pieds de hauteur. Dès le moment où la nappe d'eau, qui offre un volume considérable, abandonne le rocher, elle se disperse en poussière liquide, en mer d'écume dont une partie obéit à l'impulsion du vent et réfléchit les effets les plus brillans du prisme lorsqu'elle est frappée des rayons du soleil : après s'être balancée dans les airs, elle réunit ses filets d'eau et tombe au pied de la montagne dans un bassin naturel, d'où elle s'épanche pour aller confondre ses eaux avec celles du Rhône.

C'est surtout dans la partie comprise entre Martigny et Saint-Maurice que le Valais présente une physionomie vraiment originale. Ici la vallée très étroite est resserrée par des montagnes élevées ; les unes sont cultivées de la base au sommet, d'autres seulement jusqu'à une certaine hauteur. Plus loin le roc est entièrement à nu. Un Valaisan a construit sa chaumière sur le penchant rapide d'une côte ; une avalanche pourrait l'entraîner dans le Rhône : un autre a élevé sa cabane à l'abri d'une bande de rochers qui, à la vérité, le garantit des autans, mais qui à chaque instant menace sa vie. Malgré des exemples funestes et trop souvent répétés, les Valaisans ne redoutent pas un danger auquel ils sont accoutumés dès l'enfance, et lorsqu'un étranger leur adresse quelques observations à ce sujet, il reçoit pour toute réponse : « Nos pères ont vécu ici. »

Dans tout le bas Valais je n'ai plus trouvé ni cette race d'hommes des cantons de Schwitz et d'Uri, ni ces belles chaumières des cantons de Berne et de Fribourg. Presque toutes les femmes sont plus ou moins atteintes d'un goître. Les enfans n'ont pas cette carnation animée que l'on admire dans les pays élevés ; en un mot, le bas Valais offre tous les inconvéniens des pays de montagnes, sans en posséder les avantages.

A Saint-Maurice, les bases de la Dent-de-Morcles et de celle du Midi se rapprochent tellement qu'elles ne laissent qu'un passage au Rhône et à la



6. Lure par le pont.

Falkenstein sculp.

ET MAURICE .

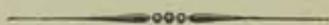
à Paris, chez Bittner, et Boulevard Montmartre. London: Murray & Co. published by Bittner & Co. Strand.

route. La ville, petite et régulièrement bâtie, n'a qu'une rue parallèle à la rivière. Son château, adossé aux rochers, sert de défense à un pont de 180 pieds de longueur qui traverse le Rhône d'une seule arche élevée : il communique et sert de limite au canton de Vaud. C'est par ce passage étroit que l'on pénètre dans une vallée de 38 lieues de développement, et qui n'a d'autre issue praticable aux voitures que celle du Simplon.

Du bourg de Bex, situé sur la rive droite du Rhône, et qui compte plus de deux mille habitans, on peut admirer le coup d'œil que présente, à une distance très rapprochée, l'entrée du Valais. On jouit de ce spectacle dans toute sa beauté, du balcon même de l'auberge de l'Union, et jamais il n'est plus imposant que lorsque les sommités neigeées de la Dent-de-Morcles et de celle du Midi, qui paraissent surplomber sur vos têtes, sont scintillantes de la brillante lumière des premiers rayons du soleil, tandis que la base de ces montagnes est encore dans l'obscurité la plus complète. L'effet en est magique. Le voyageur ne doit pas quitter Bex sans visiter les salines : les travaux d'exploitation méritent toute son attention. Je ne sais pas comment se sont conduits ici ceux de mes compatriotes qui disent y avoir été mal reçus : moi j'y ai été accueilli avec prévenance. Il m'aurait été bien facile de me faire passer pour Prussien ou Autrichien, mais je ne nierai jamais ma patrie : il me semble d'ailleurs que c'est sur la route du Simplon, en face du Saint-Bernard que nous franchîmes pour aller vaincre à Marengo, qu'il est permis de se glorifier du beau titre de Français.

Aigle est un bourg fort ancien situé à moins d'un quart de lieue du Rhône, et, ainsi que Bex, fait partie du canton de Vaud. Son vieux château, habité jadis par des seigneurs dont la famille est éteinte, sert maintenant d'hôpital.

Sur la rive gauche du Rhône, et encore dans le Valais, se trouve Monthey, village qui a pris de l'accroissement depuis l'établissement de la route du Simplon. Sa situation, dans une plaine fertile au pied d'une montagne boisée, est fort riante. La route traverse ensuite la porte de Scez, château construit au moyen-âge pour défendre l'entrée du Valais, et elle conduit au Boveret, puis à Saint-Gingolph, où se termine le Valais.



LE LAC DE GENÈVE.



© Levy pere & fils

Calore sculp

LE BOVERET.

à Paris chez Ritner, 11 Boulevard Montmartre - London Mark 453 published by Ritner, 8. Finsbury S^t Strand.

LE LAC DE GENÈVE.

« Les bords du Mincio, les rives du Tibère
« Qu'aimait à célébrer l'urbanité romaine,
« Ne l'emporteront pas dans la postérité
« Sur le rivage heureux de ton lac argenté. »

LE lac de Genève, ou lac Léman, *Lemannus*, élevé à 1,150 pieds au-dessus du niveau de la mer, offre la figure d'un arc courbé, dont la section du milieu serait placée d'Amphion à Morges. Sa plus grande longueur, en décrivant une courbe de Genève à Chillon, est de 16 lieues, et sa plus grande largeur entre Évian et Morges est au moins de 3 lieues. Cette largeur diminue progressivement depuis Nyon à Genève, où le Rhône se forme de nouveau. La surface du lac est de 26 lieues carrées. Sa profondeur est de 300 pieds auprès de Chillon, de 600 auprès d'Évian, et d'environ 1,000 à Meillerie. Au mois d'avril le lac éprouve une crue de 5 ou 6 pieds; du mois de septembre à décembre il redescend dans la même proportion : on y observe quelques trombes. Parfois aussi, dans les journées chaudes d'août, le lac s'élève en peu d'heures de 4 ou 5 pieds au-dessus de son niveau ordinaire, puis il retombe dans le même espace de temps. Ces oscillations sont connues sous le nom de seiches : on les attribue à une pression inégale exercée sur les eaux du lac par des colonnes atmosphériques qui en dérangent momentanément l'équilibre. Quelquefois aussi, pendant l'automne et l'hiver, le lac se couvre d'un épais brouillard,

tandis que le sommet des montagnes qui l'encadrent brille en même temps de l'éclat le plus pur. Cependant l'air est très sain autour du lac, et ces brouillards passagers n'occasionnent pas de maladies.

L'établissement de la nouvelle route du Simplon, qui longe les côtes de la Savoie, permet aux voyageurs de parcourir dans leurs voitures les deux rives du lac, et d'en faire ainsi le tour; mais depuis que des bateaux à vapeur ont été construits, cette promenade a été rendue plus facile, plus agréable comme aussi moins coûteuse. C'est sans danger comme sans fatigue qu'on visite aujourd'hui les bords riants du lac Léman. Dans la belle saison, deux bateaux à vapeur élégamment décorés, qui partent chaque jour de Genève pour Vevey, et en reviennent aussitôt, rendent cette communication très active.

De quelque lieu que le voyageur observe le lac de Genève, son aspect produit sur lui une impression ineffaçable. En effet les côtes de la Savoie ont, près Saint-Guigouph, un caractère imposant et sévère; d'antiques forêts de chênes et de sombres châtaigniers les couvrent et s'élèvent rapidement jusqu'aux pieds des roches nues et verticales qui se terminent par la Dent-d'Oche et les Cornettes. Les pointes sourcilleuses et neigeées de la Dent-du-Midi et du Buet dominant encore celles-ci, tandis que vers Genève la montagne des Voirons et la pointe aiguë du Mole laissent apercevoir entre elles diverses chaînes de monts décharnés derrière lesquels le Mont-Blanc élève sa masse imposante éclatante de blancheur.

Les rivages du lac, du côté du canton de Vaud, sont plus riants et animés; de Chillon à Genève c'est une succession de villes, de bourgs, de châteaux, de chaumières, bâtis sur la pente des collines les plus riches par leur culture variée; les plantations, les pins, les vignes, qui souvent s'élèvent à des hauteurs considérables, descendent sans interruption jusque dans le lac, et forment les tableaux les plus gracieux que termine la chaîne du Jura. Les souvenirs historiques ou romantiques que rappellent Genève, Fernex, Coppet, Lausanne, Clarens, Montreux, Chillon, Meillerie, Ripaille, viennent se joindre au charme que la vue de ces sites inspire, et en augmenter l'intérêt.

Suivant les anciennes traditions, le lac de Genève se prolongeait autrefois de quelques lieues dans la plaine du Valais, occupée maintenant par des marais, au milieu desquels se trouve Noville. Il paraît que les alluvions



Del. J. G. P. 1842.

F. G. P. 1842.

SAINT - GINGOUPH .

A Paris chez H. B. in Boulevard des Capucines. London March 25th published by R. B. & S. 57 Strand.

chariées depuis des siècles par le Rhône ont produit ces attérissemens, et que chaque jour, quoiqu'avec lenteur, ils avancent graduellement. Heureusement que la grande profondeur des eaux dans cette partie du lac rassure l'imagination contre les calculs que l'on pourrait faire de l'époque de son comblement. Le Rhône entre dans le lac Léman par trois embouchures dont les bords sont couverts d'ombrages, au milieu desquels la blancheur des voiles latines des barques qui remontent son cours se découpe quelquefois. Sur la gauche du lac est la route qui conduit à Genève par la Savoie; à droite est celle qui passe par le canton de Vaud. Je les décrirai successivement.

Le Boveret, situé près de l'embouchure du fleuve, a un petit port qui sert d'entrepôt aux marchandises qui vont dans le Valais et en Italie, ou à celles qui en viennent. Cela rend son commerce assez actif, puisqu'il s'y joint l'importation des produits naturels du pays, qui sont les bois à brûler, les lattes et les plâtres. La vue du lac, dont on jouit en arrivant au Boveret, paraît d'autant plus belle lorsqu'on vient du Valais, qu'on a parcouru l'espace de près de 40 lieues entre des montagnes fort rapprochées et sans horizon éloigné. La magnificence et l'étendue du spectacle que présente le lac frappent alors plus vivement par leur opposition avec les scènes sauvages du haut Valais.

Saint-Gingouph, qui se trouve à une lieue plus loin, est traversé par la rivière de la Morge, dont le lit sert de limite entre le Valais que l'on quitte et la Savoie. La vue de la rive opposée du lac est étendue. On remarque sur les hauteurs les châteaux de Blonay, de Châtelard, les ruines de la tour de Gourze, et au bord des eaux Vevey, Clarens et les tours blanches du château de Chillon. De Saint-Gingouph à Meillerie, la route, taillée en corniche dans le roc à une certaine hauteur au-dessus du lac, offre une multitude d'aspects variés. Des ruisseaux la traversent, et fournissent aux voyageurs, sous le frais ombrage des châtaigniers, un moyen de se rafraîchir et de jouir de la beauté des sites que Rousseau a rendus si célèbres. De là à Évian la route est également pittoresque. La vue s'étend sur Vevey, Lausanne, Morges et les riches coteaux qui les séparent, couverts de vignobles, de villages nombreux et d'habitations que le lac réfléchit dans ses eaux limpides. Il ne faut cependant pas croire que le lac de Genève conserve constamment une physionomie calme; le hasard m'y a

rendu témoin d'un orage dont je pris plaisir à observer les effets. Le soleil était caché dans les nuages, et le vent soufflait avec violence; à huit heures je voulais partir d'Évian pour me rendre à Morges sur la rive opposée, mais les bateliers refusèrent obstinément d'embarquer. Je me fis alors conduire à Saint-Gingouph; même refus: je pris le parti de rester sur la rive gauche, et d'étudier le lac par cette tourmente.

Est-ce bien là ce miroir vaste et tranquille dont hier encore j'admirais l'immobilité! Quel changement! Le lac ressemble en ce moment à la mer lorsqu'elle est violemment agitée; il en a même emprunté la couleur. Les vagues qui s'élèvent moutonnent sa surface, et le flot mouille le rivage à une hauteur inaccoutumée. Quelle puissance agite donc cette masse d'eau si fortement encadrée qu'on ne croirait pas qu'elle pût être tourmentée par les aquilons? Le ciel, d'un gris menaçant, est chargé de nuages; les oiseaux restent cachés dans les creux des rochers; l'hirondelle seule plane à sa surface dans l'espoir de profiter de la tempête. Je me suis assis sur le bord, j'examine. Les nuages se sont abaissés; ils pèsent à peine sur le lac; ils roulent violemment poussés les uns sur les autres; jouets des vents, ils retracent des figures les plus bizarres et plus fantastiques encore que l'imagination. Tantôt ces masses vaporeuses se présentent à l'œil comme un corps opaque, puis bientôt cette forme, qui semblait solide, n'offre plus qu'un brouillard qui fuit devant l'œil. Il est midi; l'état de l'atmosphère est d'autant plus violent que cette tempête est sèche, et que la pluie ne vient pas en diminuer l'intensité; les vents qui balayent la surface du lac ne peuvent cependant parvenir à dissiper cette masse de nuages qui ne permet pas de distinguer la côte du canton de Vaud. Enfin à cinq heures le vent s'apaise, les hauteurs de Noville, Chillon et Montreux se revêtent de cette belle couleur bleue que l'on attribue faussement aux seules montagnes de l'Écosse: ce n'est pas sans motif que je suivais avec anxiété la marche de cette bourasque. A six heures du soir on vint nous dire qu'une barque partie de Boveret a péri près de Chillon; elle était montée par trois hommes qui ont été sauvés après avoir couru de grands dangers. Je viens de parcourir la route de Saint-Gingouph à Évian; elle est couverte de débris qui attestent la violence de la tempête; les toitures des chaumières ont été arrachées; le chemin est couvert de branches brisées, et des arbres entiers ont été déracinés. Le lendemain, en arrivant à Lau-

sanne, j'appris avec étonnement que l'on y avait à peine remarqué cet orage, qui, séparant le lac en deux dans sa longueur, n'a exercé son action que sur la côte de Savoie.

Évian est une petite ville aujourd'hui sans aucune importance. Dans la belle saison, quelques étrangers y sont attirés par le voisinage des eaux ferrugineuses d'Amphion. Ils se réunissent à une demi-lieue d'Évian, dans un bâtiment d'une construction élégante placé entre le lac et la route, au milieu d'un groupe d'arbres touffus. L'aspect en est fort pittoresque, le matin surtout, lorsque la scène est animée par la présence des preneurs d'eau.

Avant d'arriver à Thonon on traverse sur un pont d'une trentaine d'arches la Dranse, dont les eaux ne remplissent le lit ensablé que lors de la fonte des neiges. Cette ville, ancienne capitale du Chablais, est, ainsi qu'Évian, sans commerce et sans industrie. Près de là, et sur le bord du lac, on trouve Ripaille, qui rappelle le souvenir de ce duc de Savoie qui abandonna le trône pour vivre dans la retraite, qui la quitta pour oindre la thiare, et qui vint y terminer dans la solitude une carrière marquée par des événemens si divers.

Jusqu'à Genève, distant de sept lieues, la route est également éloignée du lac et des montagnes, qui deviennent nues et arides; on trouve un pays plat d'une culture languissante, et presque inhabité jusqu'à la limite du territoire genevois, où la vie et tous les genres de prospérité se remarquent et servent de preuve aux effets heureux que peuvent produire un gouvernement sage et un peuple industriel.

Sur la rive droite du lac Léman, Villeneuve et Chillon sont les premiers lieux qui se rencontrent. Villeneuve est une petite ville qui n'offre aucun intérêt au voyageur. Mais dans un pays où l'on trouve un si grand nombre de sites remarquables, il faut encore distinguer celui de Chillon, et son château bâti au commencement du douzième siècle, qui appartient long-temps à la maison de Savoie. Élevé sur le rivage, il est entouré par les eaux du lac; avant l'invention de la poudre, sa possession devait être d'une grande importance: il ne saurait aujourd'hui soutenir un siège; aussi est-il abandonné depuis long-temps. La vue de ces cours désertes, de ces bâtimens en ruines montre trop l'instabilité des choses humaines: un concierge a remplacé le haut et puissant seigneur châtelain; les chevaliers ont

fait place aux soldats du péage; au lieu du jeune et beau page qui venait recevoir les étrangers en avant du pont-levis, on trouve un vieux portier qui fume sa pipe, et qui boit un verre de vin par chaque visiteur que le ciel lui envoie; enfin la belle châtelaine a été remplacée par une vieille paysanne coiffée du chapeau valaisan, et qui, en retour de la peine qu'elle prend de conduire les curieux dans les différentes parties du château, reçoit sans compliment les pièces de monnaie qu'il ne faut pas manquer de lui offrir. Pour rendre la promenade facile en tous temps, on a pratiqué des galeries couvertes sur les anciens remparts, et les vieilles ouvertures, si bien nommées meurtrières, ne servent plus de nos jours qu'à faire mieux apprécier la beauté d'un paysage probablement sans égal. Au-dessous des prisons étaient pratiquées des oubliettes de plus de soixante pieds de profondeur; elles n'avaient d'autre entrée qu'un trou carré, et l'on y descendait les prisonniers au moyen d'une corde. En entrant dans le château de Chillon, en voyant cette grandeur éclipsée, j'avoue que j'avais éprouvé un sentiment pénible, mais l'aspect de ces affreux cachots a calmé mes regrets. J'aime donc mieux ne trouver à Chillon ni châtelain, ni chevaliers, ni même de châtelaine, et passer devant ces remparts sans craindre les gémissemens des malheureux que l'on y enterrait arbitrairement.

C'est là que Charles-Cinq, duc de Savoie, retint pendant six années, dans un cachot, Bonnivard, prieur de Saint-Victor à Genève. Bonnivard fut un des hommes les plus éclairés de son temps, et l'un des plus zélés propagateurs de la réformation en Suisse. Il se dévoua à la cause de l'indépendance de Genève menacée par le duc de Savoie, et la consolida par les alliances que ses négociations procurèrent aux Genevois. Arrêté à son passage sur le territoire du duc, il fut jeté dans un cachot, à Chillon, dont il fut arraché après six années de souffrances par l'effet de la conquête que les Suisses firent du pays de Vaud en 1556. Cet illustre citoyen, ainsi que la plupart des hommes marquans dont s'honore Genève, était d'origine française. En 1824, un riche particulier de Genève fonda un prix pour le meilleur tableau représentant Bonnivard dans son cachot, délivré par les troupes genevoises et bernoises. J'adressai pour dernier adieu au château de Chillon ces vers admirables de Byrôn :



W. J. G. J. G.

Edouard Sady

CHÂTEAU DE CHATELARD .

à Paris, chez l'éditeur, au Boulevard Montmartre. London, March 1855, published by Rittner, 8, Surrey St Strand.

Chillon thy prison is a holy place,
 And thy sad floor an altar. Forth was trod
 Until his very steps have left a trace
 Worn, if thy cold pavement were a sod,
 By Bonnivard! May none those marks efface!
 For they appeal from tyranny to God.

En quittant Chillon, le voyageur ne traverse pas sans quelque émotion les sites de Montreux, Clarens et Chatelard, que Rousseau a tant illustrés, émotion d'autant plus vive que partout la nature y est admirable, que partout les points de vue y sont magiques. La Dent-de-Jaman élève sa pointe élancée par-dessus toutes les sommités qui dominant cette belle partie du lac Léman.

Vevey, *Vibuscum*, existait déjà du temps des Romains. Lorsque cette ville appartenait à la maison de Savoie, elle était incorporée au Chablais : au milieu du seizième siècle elle passa sous la domination des Bernois ; mais lorsque le pays de Vaud forma un canton à part, elle continua d'en faire partie. La population de Vevey est de 3,600 habitans ; la ville, bâtie avec régularité, contient un bon nombre de jolies maisons. J'ai remarqué la place principale qui forme un carré long ; le fond est occupé par la halle aux grains, bâtiment dont la façade est soutenue par des colonnes de marbre, et qui ne manque pas d'élégance : les deux côtés de cette place sont marqués par une ligne de maisons régulières, et la quatrième face du carré est occupée par le lac. On peut juger de l'agrément de la place de Vevey de tous les points de laquelle on jouit sans obstacle de la vue du lac et des montagnes de la Savoie. Ce spectacle est encore plus admirable vu de l'église de Saint-Martin, située sur la hauteur. L'extrémité du lac Léman et l'entrée du Valais forment de là un tableau magique autant par la beauté de ses lignes que par ses effets variés suivant les heures du jour. L'église de Saint-Martin contient les tombeaux du général Ludlow, l'un des juges de Charles I^{er}, et de Broughton, qui lut à ce prince sa sentence de mort.

De Vevey à Lausanne la route qui passe devant Saint-Saphorin, Glérolles, Cully et Lutry, suit les bords du lac, que l'on perd rarement de vue, et dont on n'est séparé que par un mur à hauteur d'appui ; aussi quelle succession de scènes charmantes, d'aspects divers ! Sur la droite de

la route s'élèvent des collines dont les hauteurs sont cultivées avec soin, et dont les plans inférieurs produisent les vins les plus estimés de ce canton. Les murs de terrasse qui soutiennent les vignes sont tellement rapprochés, que j'en ai compté jusqu'à quarante les uns au-dessus des autres. Cette culture exige de grands soins; mais ce qui prouve que les vigneron y trouvent leur compte, c'est que le terrain a ici une grande valeur.

Lausanne, capitale du canton de Vaud, est située sur le revers du Jorat. La ville étant bâtie sur trois collines, a un sol fort inégal; mais cette inégalité, qui paraît si choquante aux étrangers, est cependant très favorable aux expositions des maisons : grace à elle, un grand nombre d'habitations jouissent d'une belle vue, et l'air circule partout avec vivacité; aussi le séjour de Lausanne est-il très sain. Transportez-vous au Signal, qui domine cette ville, et vous jouirez de l'un des plus beaux dioramas que la nature et le pinceau de Bouton ou de Daguerre puissent tracer. A droite et à gauche, à distance à peu près égale, le Léman étend son vaste miroir sillonné par les bâtimens qui entretiennent des communications journalières entre ses différens points; la vue repose tour à tour avec délices sur les montagnes du Chablais ou sur les collines et les vallons du pays de Vaud, qui étalent avec orgueil leurs productions variées. Sous la plume du narrateur, la description des tableaux admirables que présentent le lac de Genève et ses rivages pourrait peut-être s'empreindre de quelque monotonie. Il est facile d'en assigner la cause; les mots sont froids, et l'imagination étonnée, ravie, regrette de ne trouver que des expressions déjà employées pour peindre les sensations délicieuses qu'elle éprouve.

L'histoire fait remonter au sixième siècle la fondation de Lausanne. Ravagée par les eaux en 563, elle fut bientôt après reconstruite. Elle fit partie de l'empire germanique sous le rectorat de Bourgogne, et reçut même, dit-on, le titre de ville impériale. La réforme religieuse y fut embrassée avec ardeur; nombre de familles riches ou industrielles de France vinrent s'y établir à la révocation de l'édit de Nantes. Le château de Lausanne, élevé sur le point culminant de la ville, attire d'abord l'attention : les premiers fondemens en furent jetés au dixième siècle; ce n'est qu'au quinzième qu'il fut terminé. Les évêques, et plus tard les baillifs qui gouvernaient au nom des Bernois, y habitaient. Le grand conseil,



Hutton del.

Bartholomew sculp.

MEILLERIE .

Paris chez M. Moitte, au Salon et M. Marqueton. London chez Messrs. Colnaghi, published by R. Smeath & Son, 55, Strand.

le tribunal d'appel, la monnaie et les bureaux du gouvernement y sont établis. Je remarque ensuite la cathédrale, fondée pour la première fois il y a près de mille ans; sa position commande toute la ville. Ce bâtiment, d'architecture gothique, se distingue par son élégance et sa légèreté. L'hospice cantonal, le théâtre, le manège, le casino, la place Saint-François, le cercle du commerce, la nouvelle maison de détention, sont ensuite les points les plus remarquables de Lausanne. Il ne faut pas oublier que cette ville fut honorée du séjour de Voltaire, de Haller et de Gibbon. Les habitans de Lausanne accueillent les étrangers; les relations y sont agréables, et cette ville est l'une de celles qui coûtent le plus de regrets aux voyageurs.

Ouchy, situé immédiatement au pied de Lausanne, n'en est que le port; sa population se compose de quatre cents personnes. Le bâtiment des douanes est vieux, mais vaste et commode: le port ne manque pas d'activité; on y voit arriver les objets de consommation, les marchandises qui viennent de Genève et qui sont destinés pour la Suisse allemande. Ce port sert de dépôt pour les pierres, les bois, les plâtres et les vins que l'on récolte en assez grande quantité dans les environs de Lausanne. Une jetée avancée dans le lac forme un havre commode, un abri sûr; une machine fort ingénieuse sert à curer le port, à prévenir les ensablemens, et à fournir constamment la même quantité d'eau pour rendre l'arrivée et la sortie des bâtimens également faciles. Deux bateaux à vapeur, *le Guillaume-Tell* et *le Vinkelried* parcourent chaque jour le lac; ils font en quatre ou cinq heures le trajet de Genève à Ouchy. J'étais ce matin sur le port d'Ouchy pour jouir d'un lever du soleil sur le lac de Genève: un bateau m'a promptement porté entre Lausanne et Évian. A peine avais-je pris position en face du levant, qu'une vapeur légère m'a fait reconnaître les hauteurs qui dominant le château de Chillon. J'ai pu alors distinguer les nuages qui commençaient à s'agiter sur ce point seulement. Aussitôt une teinte de pourpre a éclairé le sommet; en peu d'instans elle s'est étendue sur les cimes voisines, puis tout à coup un disque doré paraissant au même point où la première lueur s'était fait remarquer, le soleil s'est annoncé dans toute sa gloire. Ses rayons glissant avec la rapidité de l'éclair sur les flots du lac, les ont couvert spontanément de millions de points brillans; le lac et les hauteurs qui l'encadrent depuis Chillon jusqu'à Nyon dans une

étendue de douze lieues, et qui peu d'instans auparavant étaient plongés dans les ténèbres et le repos, ont pris alors un aspect animé : c'était le passage subit de la mort à la vie. Quel ravissant spectacle, et qu'on serait malheureux de pouvoir l'envisager froidement !

A Vidi, près Lausanne, est l'emplacement d'une ville romaine dont l'existence est prouvée par les historiens et par les antiquités qui, à diverses époques, y ont été trouvées; mais les débris qui s'y voient encore aujourd'hui ne répondent nullement à l'intérêt que quelques voyageurs ont voulu leur donner.

De Lausanne à Morges la route est constamment animée. Le port de cette jolie ville annonce qu'elle est commerçante : il est entièrement fermé par un mur; on ne peut y parvenir que par une ouverture de quarante pieds de large marquée par deux petites tours. Les jolies campagnes qui entourent Morges prouvent l'aisance des habitans. La situation de Rolle est des plus heureuses; les flots baignent ses murs, et des pavillons construits à l'extrémité des jardins on peut pêcher dans le lac. Les montagnes de la Savoie dessinent en face leurs formes hardies, et présentent leurs flancs décharnés couverts de neiges. Que je plains celui qui ne saurait passer quelques jours à Rolle afin de graver dans son souvenir la beauté de son site charmant : il doit emporter le regret de n'avoir pu le contempler assez long-temps; il éprouve la crainte de s'apercevoir que peu à peu il s'efface de sa mémoire. La vue du château de Prangin, au pied duquel on passe, rappelle de grands événemens dont le monde entier conservera long-temps le souvenir. A Nyon, le panorama change d'aspect; le lac n'est plus aussi large, il ne faut qu'une heure pour le traverser. Coppet et Gentod, et Fernex qui en est peu éloigné s'embellissent du souvenir de Necker, de madame de Staël, de Bonnet et de Voltaire. J'arrive enfin à Genève, et mes yeux sont fatigués d'admirer.

Il existe une chronique du pays de Vaud qui fait remonter l'origine de Genève à l'an du monde 2833, c'est-à-dire cinquante ans après la destruction de Pergame. Suivant elle un certain Lemannus, fils de Paris, vint des bords de l'Asie, après la ruine de Troie, jeter sur les bords du lac, auquel il aurait laissé son nom, les fondemens de la nouvelle ville à laquelle il aurait donné le nom de *Geneva* ou *Genevra* à cause des genévriers qui croissaient en abondance dans le lieu qu'il choisit. Ce récit est un conte



Walt. Dixon. Jany. pere del.

Edouard. sculp.

CHÂTEAU DE CHILLON .

à Paris, chez Huzar, et Boulevard Montmartre. Londres, chez les Libraires, et chez S. S. Strand.

inventé à plaisir. Homère, qui a énuméré tous les héros troyens, n'aurait pas certainement oublié le nom du fils de Paris; mais il semble que les historiens aient pris à tâche d'aller chercher dans les débris de Troie l'origine et les fondateurs des nations nouvelles.

Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que les commencemens de Genève remontent à l'antiquité la plus reculée. Il est vraisemblable qu'une situation aussi avantageuse à l'extrémité d'un beau lac, sur une éminence, dans une plaine fertile, a dû y fixer des habitans aussitôt que le pays environnant aura été peuplé et défriché.

Les Allobroges, dont Genève était une des principales villes, occupaient une partie des Alpes et du plat pays entre le Rhône et ces montagnes. Ils luttèrent avec succès contre les Romains; le peuple-roi honorant leur courage leur accorda plusieurs fois son alliance. Vers l'an 60 avant J. C., le préteur Pompteus se rendit maître de leur pays, et depuis cette époque ils restèrent fidèles à leurs vainqueurs.

Deux ans après, les Helvétiens, peuple voisin, voulant entrer dans la Gaule, inquiétèrent les Allobroges. César, qui devait se frayer par la conquête des Gaules un chemin à l'asservissement de sa patrie, vint les défendre. Ce fut à Genève qu'il rassembla son armée; ce fut alors, dit-on, qu'il bâtit une tour qui porte encore son nom. En acquittant la dette des Romains il affermit leur pouvoir sur ces belles contrées.

Dès ce moment Genève semble en effet être devenue toute romaine. Elle oublie ses anciennes institutions pour adopter celles des vainqueurs; elle change son culte contre celui de la maîtresse du monde, et les dieux de Rome ont un capitole à Genève. Mais Rome en soumettant les nations leur donnait, en échange de l'indépendance, les lumières et la civilisation. Aussi Genève dut à ses nouveaux maîtres plus d'avantages qu'elle n'en perdit. L'agrément de sa position favorisa son agrandissement et sa prospérité, et le flambeau des sciences y dissipa les ténèbres de la barbarie. Elle fut l'objet constant de la sollicitude des empereurs, et lorsque les flammes la consumèrent sous Marc-Aurèle, ce prince la fit sortir de ses ruines plus belle que jamais.

Plus tard elle suivit le mouvement que la religion du vrai Dieu imprima aux nations. Dès le troisième siècle elle fut chrétienne, et au quatrième elle eut des évêques. Confondue jusqu'alors dans la vaste domination de

Rome, son existence va prendre un caractère plus important : chrétienne elle aura son histoire particulière ; mais, comme il arrive presque toujours en révolution, des ambitieux profitant de son importance nouvelle la troublèrent de leurs débats, et trop souvent l'ensanglantèrent.

On croit que ce fut Denis et Paradocus, évêques de Vienne, qui fondèrent la première église à Genève ; mais tous les troubles excités par les Bourguignons empêchèrent les successeurs des deux apôtres de continuer leur ouvrage. Genève tomba sous la domination de ces conquérans, qui en firent la plus importante des capitales de leur royaume.

Vers l'an 506, Clovis ravagea le royaume de Bourgogne, et Genève eut un nouveau maître ; mais bientôt la domination des Francs se changea en anarchie : la malheureuse ville eut cent tyrans, et pas un protecteur.

Enfin Charlemagne parut, et tout rentra dans l'ordre. Ce fut à Genève qu'il tint conseil de guerre pour marcher contre Didier, roi des Lombards ; il confirma les libertés et les privilèges de son Église, mais la postérité de ce grand homme n'hérita pas de son génie. Dans le démembrement de ses vastes états, Genève fit successivement partie du royaume d'Arles et du nouveau royaume de Bourgogne, monarchie éphémère qui fut réunie à l'empire germanique au commencement du onzième siècle. Profitant de l'affaiblissement du pouvoir impérial, les évêques et les comtes se disputèrent la suprématie dans les murs de Genève, et leurs querelles furent trop souvent marquées par le sang. Ces débats entre les comtes de Genevois et les évêques étaient comme un héritage qu'ils transmettaient respectivement à leurs descendans. Dans le treizième siècle, un nouveau compétiteur, le comte de Savoie, entra dans la lice. Sa réunion forma une espèce de triumvirat dont les membres, séparés par des intérêts opposés, semblaient se réunir pour accabler la malheureuse ville.

En 1285, Amédée V, comte de Savoie, chercha à s'assurer l'appui des Genevois par la concession de plusieurs droits, et s'engagea à les protéger contre tous. Il réussit à établir sa puissance à Genève sous le nom de Vidomme (*Vice dominus*). Enfin, en 1401, Odon de Willan céda le comté de Genevois au comte de Savoie Aimé VIII, et dès cette époque les querelles entre les deux comtes furent terminées ; mais cette concession transporta dans la maison de Savoie une prépondérance immense ; plus d'une fois celle-ci fut sur le point de l'emporter sur les évêques et les



11 Levy del. pinx.

Falson sculp.

CHÂTEAU DE CHILLON.

A Paris chez Bittner, et Boulevard Montmartre. London March 1820 published by Bittner, 6. Surrey S. Strand.

citoyens, et il fallut l'intervention de Sigismond, qui reconnut Genève pour ville impériale (*nobile membrum imperii*), pour empêcher le duc Aimé d'y établir sa souveraineté.

C'est de l'avènement du duc de Savoie, Charles, que date l'époque la plus glorieuse de l'histoire de Genève, parce que ce fut celle du patriotisme. Héritier des prétentions et de l'ambition de ses prédécesseurs, le duc fit les plus grands efforts pour soumettre Genève à son joug; mais l'oppression engendre souvent la liberté. Genève retrouva l'énergie de la capitale des Allobroges : elle eut des citoyens dignes des beaux jours de Rome. Sage comme Marc-Aurèle, et brave comme lui, Berthelie se dévoua comme le second Brutus à la cause de la liberté. Pécolat se coupa la langue pour n'être pas forcé par la torture à faire des aveux nuisibles à ses concitoyens. Levrier périt du dernier supplice pour avoir protesté contre l'ambition du duc. Mais leur sang ne fut point répandu en vain; les martyrs de la liberté eurent des imitateurs. Trop faibles, malgré leur héroïsme, pour résister seuls à leurs ennemis, les Genevois cherchèrent des appuis : les Suisses, de tout temps les champions de l'indépendance, furent les premiers à leur tendre les bras, et, malgré le duc de Savoie, malgré l'évêque, Bonnivard termina en 1518 ce fameux traité entre Fribourg et Genève, qui fut pour celle-ci la base solide de sa conservation et de sa liberté.

La réformation vint alors changer de nouveau la physionomie de ce petit état. Déjà une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse avait reçu la nouvelle doctrine sous les auspices de Farel de Gap et d'Antoine Froment, son disciple : elle entra dans Genève, et bientôt commença une lutte violente entre les idées anciennes et le système de Luther. Il est curieux de voir avec quel empressement le peuple allait écouter les prédicateurs de la réforme. Il avait compris que le seul moyen de se délivrer de l'ambition des évêques était d'embrasser une doctrine qui détruisait nécessairement leur pouvoir. L'essai de la liberté rend hardi : aussi les consciences ne furent pas long-temps à se soumettre à une religion qui blessait cependant les anciens principes; et malgré les efforts du duc de Savoie, malgré ceux de l'évêque et des Fribourgeois, sept ans suffirent à l'établissement du luthérianisme, et pour la troisième fois, depuis dix siècles, Genève changea de religion. La république était proclamée :

Genève s'était fait libre, mais elle avait besoin d'un homme qui organisât sa liberté, ou du moins qui lui apprît à s'en servir. En 1536, cet homme parut. Digne de sa haute mission, il avait toutes les qualités qu'elle exigeait; à une érudition vaste et profonde il joignait une grande connaissance des hommes et la plus vive pénétration d'esprit: désintéressé, il ne pouvait avoir pour but que l'utilité publique. Sévère, cruel peut-être, mais juste, il devait savoir frapper à propos; austère, il fallait ramener les esprits aux principes de morale qu'on est trop souvent porté à oublier dans les premiers instans de liberté: d'ailleurs persécuté pour la réforme, il devait faire tous ses efforts pour la consolider. Cet homme était Jean Calvin, né à Noyon, province de Picardie, en 1509. Il fut le second réformateur de Genève, et fit plus peut-être pour elle que n'aurait fait la doctrine de Luther; car en changeant le caractère de la nation, en réformant les mœurs, il consolida l'édifice d'une liberté qu'avait élevée à la hâte les besoins et les passions du peuple.

Cependant les ducs de Savoie n'avaient pas oublié leurs anciennes prétentions. Persuadés qu'un aussi petit état, fatigué de ses efforts même, ne pourrait leur résister long-temps, ils recommencèrent l'attaque avec une nouvelle ardeur, et la mort de Calvin, arrivée le 27 mai 1564, vint encore favoriser leurs entreprises tyranniques. Mais Genève, animée de l'esprit de son réformateur, trouva dans le souvenir de ce qu'il avait fait pour elle et dans le nouveau sentiment de sa liberté, la force et la prudence nécessaires pour résister à ses anciens oppresseurs. Elle eut recours aux Suisses et au roi de France Henri III. Elle s'unit en 1584 aux cantons de Zurich et de Berne, et tint dès cette époque un rang assuré parmi les états Suisses. Alliée du roi Henri IV, elle se montra digne de lui par la conquête du pays de Gex qu'elle fit sur Charles Emmanuel, duc de Savoie. Enfin en 1598, le roi Henri ayant conclu la paix à Vervins avec le roi d'Espagne et le duc de Savoie, y fit comprendre les Suisses et les Genevois leurs alliés.

La liberté de Genève était devenue la cause des rois. Placée sous la sauve-garde d'un traité solennel, tout lui promettait un avenir meilleur. Mais il était difficile que deux états voisins, opposés d'intérêts, et surtout de religion, pussent demeurer long-temps en paix. Le duc de Savoie commença l'attaque, Genève se prépara à la défense: Henri IV, de son



Meyer 1842

Falkner 1842

VEVEY.

A Paris chez Rittner, 22, Boulevard Montmartre. - London March 1843, published by Rittner, 8, Surrey St. Strand.

côté, se mit en campagne avec la double intention de punir la mauvaise foi du duc et de reprendre le marquisat de Saluces que Charles Emmanuel avait usurpé. Ce fut l'Église qui termina la guerre : le légat Aldobrandini fit les premières ouvertures de conciliation, et l'échange de la Bresse, que le duc accorda au roi pour le marquisat de Saluces, amena le traité de Lyon, du 13 août 1601, dans lequel Genève fut encore une fois comprise, et qui fut conclu principalement par les soins de Bonaventure de Catalagirone, général de l'ordre de Saint-François.

Emmanuel va faire un dernier effort : ce n'est pas assez pour lui de la violation du traité de Vervins, celui de Lyon ne sera pas plus respecté. Ce prince affecte de montrer son mépris pour Genève en la mettant toujours en dehors des conventions. Sa conduite est peut-être encore plus l'effet de l'amour-propre offensé que de l'ambition. Mais l'expédition qu'il entreprit, déjà coupable par elle-même, fut encore plus honteuse par la manière dont il la conduisit. Ce fut un guet-à-pens qui du reste tourna tout à la honte de son auteur. Cette tentative est connue sous le nom de l'Escalade. Une chanson du pays, devenue populaire, en a perpétué le souvenir. Pendant la nuit la plus longue de toute l'année, le 11 décembre 1602, les troupes de Charles Emmanuel, sous la conduite de d'Albigny, gouverneur de Savoie, quittèrent les environs de Bonne, de la Roche et de Bonneville, et se dirigèrent vers Genève. Un corps d'élite, favorisé par l'obscurité, escalada les murailles et surprit la ville sans défense; mais le courage des citoyens triompha de la trahison. A une heure du matin les Savoyards étaient sur les murailles; à quatre heures, d'Albigny donnait le signal de la retraite : la cause de la justice et du patriotisme fut victorieuse encore une fois, et le duc alla cacher dans le Piémont sa honte et son chagrin.

Les Genevois avaient à se venger. Emmanuel devait soutenir son audace; la guerre recommença. Henri IV y prit part et se montra le fidèle allié des Genevois. Cependant il avait reconnu que la paix pouvait seule assurer l'existence et la prospérité de Genève. Aussi fit-il tous ses efforts pour rapprocher les deux partis; mais les Genevois n'osaient plus se fier à Emmanuel : de son côté, le duc sentait bien qu'après tant de revers et de honte une paix devenait pour lui définitive, et il tenait encore à ses prétentions; enfin, après beaucoup de difficultés, la paix fut conclue à Rumilly,

par l'entremise de Devic, ambassadeur du roi de France, et signée à Saint-Julien le 11 juillet 1605. Depuis cette époque la bonne intelligence a régné entre la maison de Savoie et les Genevois : ceux-ci ont pu jouir en paix d'une indépendance achetée par tant de sacrifices et de combats.

Jamais peut-être un aussi petit État n'a su intéresser aussi vivement à toutes les époques de son existence. On aime jusqu'à cette obscurité qui entoure son berceau et qui le rend plus important en le faisant plus mystérieux. En lui donnant César pour protecteur, le peuple romain semble reconnaître que la longue résistance de Genève a été digne de lui : à cette époque la capitale des Allobroges est plutôt l'alliée que la vassale de la capitale du monde. Soumise plus tard comme la ville éternelle à la réforme du Christ et à la domination barbare, Genève reste quelque temps immobile et semble vouloir s'accoutumer à son existence nouvelle ; mais elle pense toujours à sa liberté ; et tandis que Rome, qui faisait autrefois ses destins comme ceux du monde, demeure esclave sous différents maîtres, Genève commence péniblement une lutte d'indépendance d'où nous l'avons vu sortir triomphante et glorieuse. Petite et faible, elle montre que les courageuses résolutions finissent par triompher même de la force.

A l'exposé rapide de l'histoire et des révolutions de Genève, je ferai succéder le tableau physique de cette ville. Je l'ai suivi dans les diverses phases de son existence, et j'essaierai de faire connaître le théâtre des événemens dont j'ai entretenu mes lecteurs. Ainsi que la superbe Tyr, on pourrait donner à Genève le nom de reine des eaux. Le Rhône impétueux la divise en deux parties inégales. Placée sur une éminence, elle domine d'un côté une partie du lac et de ses bords, tandis que de l'autre elle commande tout le pays qui s'étend au midi entre les monts de Salève, de Sion et du Jura. Peu remarquable par elle-même, Genève n'offre aux yeux du voyageur qu'une régularité assez monotone ; à l'exception de ses remparts et de quelques églises, elle ne présente aucun monument digne d'attirer l'attention. Quatre ponts jetés sur le Rhône facilitent la communication et procurent en même temps une perspective agréable. Toutes les maisons sont extrêmement hautes : leurs pierres brunes et leur élévation donnent à l'intérieur de la ville un air triste et sombre.

Mais aussi aucun pays n'a été plus favorisé de la nature que le canton



Del. G. P. 1822.

Coll. G. P. 1822.

LAUSANNE

FAIS DU SIGNAL.

à Paris, chez Kistner, au Boulevard Montmartre. — London, March 1822, published by B. R. 5, St. James's Street.

de Genève, sous le rapport d'une belle végétation et d'une verdure riante. C'est une vaste plaine où l'on rencontre par intervalles de petites collines, quelquefois des montagnes, mais peu élevées : c'est un amphithéâtre qui s'étend sur les bords du lac Léman, ainsi que sur ceux de l'Arve et du Rhône. On conçoit quelle doit être la richesse des sites, la variété des points de vue, dont l'aspect est modifié à chaque instant par les accidens d'ombre et de lumière.

Les affluens qui se rendent dans le lac s'y dégagent de toutes les parties terreuses, et j'ai dit que le Rhône en sortant de Genève offre la même pureté qu'à sa source; mais il ne conserve pas long-temps cette limpidité. L'Arve, qui descend des hauteurs voisines du Mont-Blanc, vient bientôt avec impétuosité confondre ses flots bourbeux avec ceux du fleuve. On dirait que celui-ci cherche à éviter ce mélange impur; il se range du côté de la rive opposée, et l'on voit long-temps le Rhône rouler ses eaux bleues et transparentes à côté des ondes grisâtres de l'Arve.

Le canton de Genève se compose de deux villes, Genève et Carouge, d'un territoire rural et d'un assez grand nombre de communes. Carouge acquit quelque importance, lorsqu'en 1780 le roi de Sardaigne l'érigea en capitale d'une nouvelle province, qu'il nomma Province de Carouge. Il voulait en faire la rivale de Genève; elle s'accrut considérablement : en 1792, elle comptait déjà 4,672 habitans. Sa population a diminué de moitié depuis la réunion de Genève à la France; mais elle est toujours la seconde ville du canton.

Quant aux autres communes, les plus populeuses sont celle de Plainpalais; ses habitans la regardent comme un faubourg de Genève, tant ils en sont rapprochés; celle de Sacconex, peuplée de 940 habitans : on y remarque une foule de belles et jolies maisons de campagne; le bourg de Genthod, célèbre par le séjour de Charles Bonnet; Versoy, sur les bords du lac; la commune de Celigni, enclavée dans le canton de Vaud, et remarquable par ses eaux abondantes et par la beauté de sa situation; celle des Eaux-Vives, où le commerce a de l'activité; elle s'étend jusqu'aux portes de Genève, etc., etc.

Il n'est pas une commune dans le canton de Genève qui n'intéresse, soit par l'agrément de sa position, soit par la fertilité de son territoire, quelquefois même par des restes d'antiquité; mais il n'en est point de plus

agréables que celles qui entourent Genève et semblent lui servir d'ornemens. Aussi, quand on est sur les remparts de cette dernière ville, il est impossible d'imaginer un paysage plus varié, plus gracieux et plus imposant. Nulle part la nature n'a déployé autant de magnificence; en l'admirant, on rend grâce aux Genevois qui ont conservé indépendante une si belle patrie.

Plusieurs causes se réunissent pour appeler l'attention particulière du voyageur sur la ville de Genève; elle est considérée comme la métropole de toutes les Églises réformées, et les sciences y sont cultivées avec succès. L'académie de Genève est l'une des plus distinguées de l'Europe; des professeurs d'un mérite reconnu y font des cours de droit, de théologie, de philosophie, de mathématiques, de belles-lettres et d'archéologie. Genève, qui à ne la considérer que sous le rapport de sa population, ne tiendrait en France que le quatrième ordre, contient cependant tous les établissemens d'une grande capitale, et qui facilitent l'étude des sciences et des arts. On y trouve un bon collège, un observatoire, et des sociétés d'histoire naturelle, de médecine, de musique; une société biblique, une autre pour l'encouragement des arts et de l'agriculture, une école de dessin. Ses belles fabriques d'horlogerie et de bijouterie ont une juste réputation; le commerce y est très actif.

C'est un sujet d'étonnement que le nombre considérable d'hommes distingués fournis par une ville qui ne compte que vingt-cinq mille ames; parmi ces noms honorables je trouve ceux de Spon, Abauzit, J. J. Rousseau, Bonnet, Le Sage, de Luc, Sennebier, Vaucher, Pictet, Mallet, Necker, madame de Staël, Huber, Vernet, Jurine, Tingry, Saussure père et fils, de Candolle, etc., etc., etc. Les Genevois sont polis sans affectation, prévenans sans obséquiosité. Ce jugement sera confirmé par tous les étrangers qui auront été admis dans leur intimité. Si quelque voyageur exprime une opinion contraire, je le plains, car alors il n'aura pas été assez heureux pour pouvoir apprécier chez eux les habitans de Genève.

En 1817, le gouvernement de Genève, rendu à lui-même, a commencé à s'occuper des établissemens d'une utilité générale, et des embellissemens que la ville et le canton réclamaient. Les premiers soins se sont portés sur le beau pont en pierre, dont les premiers travaux remontent à l'époque où Genève faisait partie de la France, et qui, par la solidité de sa



Maria del.

Falkenstein sculp.

LAUSANNE .

à Paris, chez Titmer, au Boulevard, Mazarinette, Londres, chez Murray, published by Rittner, à Surrey S^t Strand.

construction, a échappé en 1815 à la brutalité des ingénieurs autrichiens. L'achèvement de ce pont, situé entre Genève et Carouge, a été confié à M. Dufour, né à Genève, ancien élève de l'école polytechnique de Paris, officier du génie au service de France, et que les événemens de la guerre ont rendu à sa patrie. La communication entre les deux villes a été complétée par une belle chaussée bordée d'arbres : plusieurs rues de Carouge ont été pavées, les anciennes routes réparées, et de nouvelles ont été percées; aussi, toutes celles du canton de Genève, dans l'état actuel, laissent-elles peu à désirer.

C'est encore à cette époque qu'il faut fixer la création du jardin botanique. M. de Candolle, professeur distingué dont le mérite avait été justement apprécié en France, a puissamment contribué à doter sa ville natale d'un établissement aussi utile, et qui a été rendu complet par l'addition d'une belle orangerie et de deux vastes serres élevées sur le produit de souscriptions particulières. Ce jardin, dans lequel le public est admis tous les jours, offre une promenade charmante. Un anonyme a donné la somme nécessaire pour construire auprès du jardin botanique un conservatoire destiné à recevoir le dépôt d'instrumens aratoires et les herbiers que plusieurs savans ont légués à la ville. Depuis long-temps on ressentait à Genève le besoin d'un bâtiment ou musée dans lequel on pût réunir les productions des arts et établir l'école de dessin : les fonds manquaient, mais dans cette occasion la générosité et le patriotisme ont encore suppléé à l'insuffisance du trésor public. Les deux demoiselles Rath, de Genève, ont donné sur-le-champ la moitié de la somme nécessaire pour la construction de cet édifice, et elles ont assuré la seconde moitié par testament. Le nouveau musée, élevé sur un plan agréablement conçu, embellit une des entrées de la ville, de l'agrandissement de laquelle on s'est ensuite occupé. Les vieux murs ont été remplacés par des grilles élégantes qui permettent à l'œil de se reposer sur les massifs d'un beau jardin.

C'est ici le lieu de constater l'observation suivante : en parcourant les petits états de l'Europe, je remarque qu'ils doivent à des donations particulières une partie de leurs embellissemens ou la construction d'établissemens d'utilité publique. Dans le canton de Neuchâtel seulement, ces dernières se sont élevées à plus de quatre millions dans l'espace de cinquante années. Dans les grands royaumes, au contraire, ces exemples de patrio-

tisme sont rares : d'où vient cette différence ? C'est que l'homme se retrouve partout ; or, sauf un petit nombre d'exceptions, le bien qu'un particulier peut faire en France, en Angleterre, en Russie, n'est jamais connu de tous ; à Genève, à Francfort, à Hambourg, dans les petits cantons de la Suisse, la libéralité de l'un de leurs habitans frappe chaque jour les yeux, et cette satisfaction de tous les momens est un encouragement pour suivre ces exemples. N'exigeons pas que l'humanité soit parfaite, et pardonnons à ceux qui veulent de leur vivant jouir du bien qu'ils ont fait. Dans un grand empire il y a plus de gloire, et dans un petit état il y a plus de bonheur pour chacun de leurs membres.

On vient de commencer à Genève le tracé d'un nouveau quai qui n'aura pas moins de 70 pieds de largeur, et duquel on pourra jouir des beaux aspects du lac ; un grand pont établira la communication de ce quai avec celui de Bergues élevé sur la rive opposée ; un embranchement conduira dans une île dont la position est délicieuse et où l'on se propose d'élever un monument à la mémoire de J. J. Rousseau. Le bastion de la porte de France a été transformé en promenade ; en 1823 un autre bastion a été aussi livré au public ; on y a construit un pont en fil de fer. La rue Basse, l'une des principales de la ville, était obstruée par d'énormes constructions en charpentes soutenant des toits avancés qui projetaient leur ombre et interceptaient la lumière. Ces tristes et bizarres bâtisses ont été démolies ; l'air joue maintenant avec liberté ; toutes les maisons ont changé de face, et cette rue est l'une des plus belles de Genève. Les échoppes qui l'encombraient et dont l'existence remonte à l'époque où la ville appelait les marchands à des foires annuelles, disparaissent peu à peu, et font place à des trottoirs si utiles aux gens de pied dans une cité aussi peuplée que Genève.

Il me reste à parler maintenant de l'un des établissemens publics les plus importans, de la maison pénitentiaire, construite il y a cinq ans sur les plans et dessins de M. Vauthier, architecte, élève de l'école des Beaux-Arts de Paris. Le bâtiment représente un demi-cercle ; et cette disposition panoptique est très favorable à la surveillance, qui peut à chaque instant s'exercer du centre aux extrémités du rayon. Cette maison, qui contient 47 détenus, a coûté 300,000 fr. ; dans cette somme le mobilier n'est pas compris ; le gouvernement du canton a donc dépensé 6,382 fr. pour loger



Martens del.

Smiley sculp.

FERNEY .

Paris Rittner, 20 Boulevard des Capucines . London Mack 1829 published by Rittner, 8. Surry St Strand .

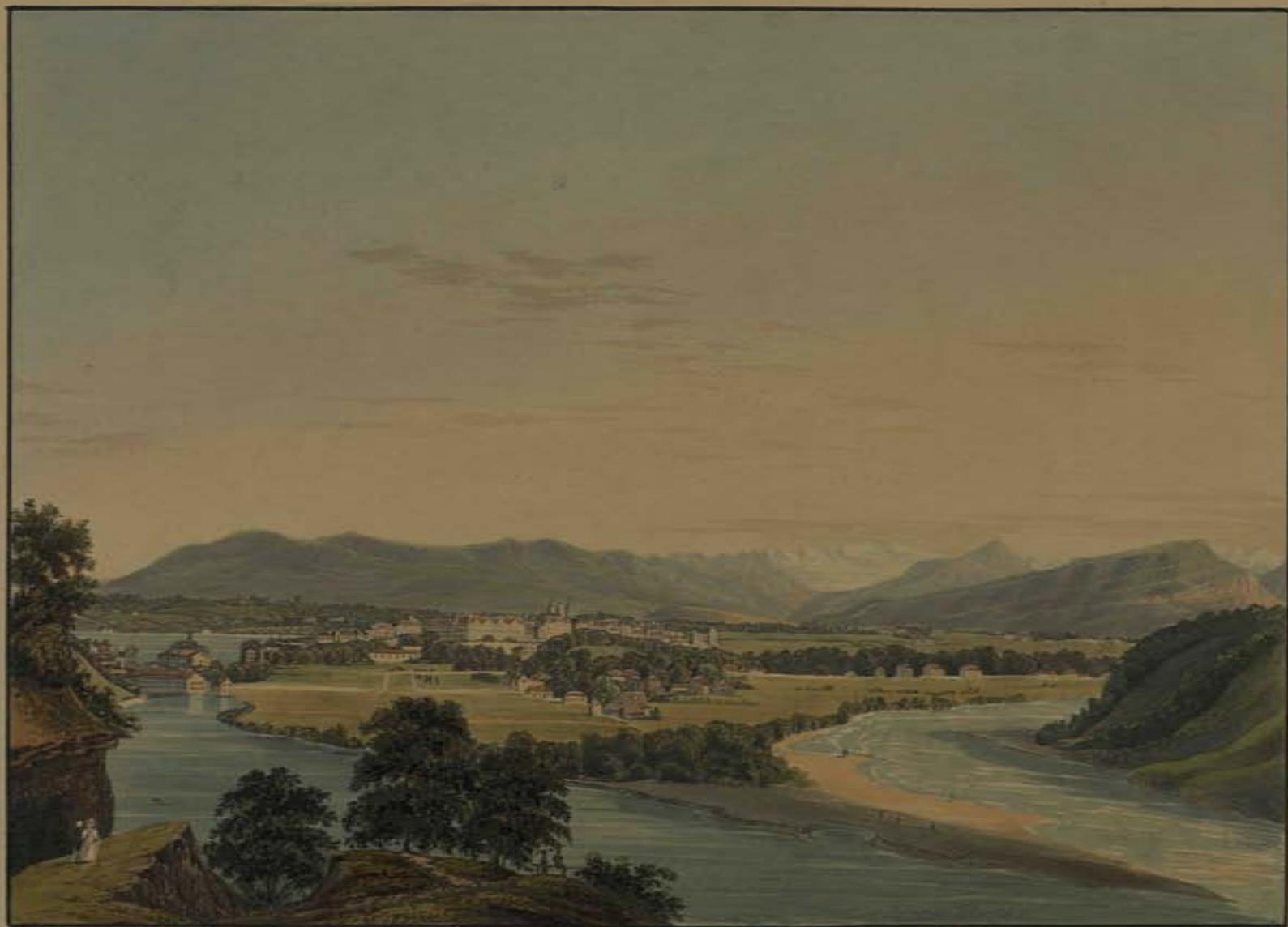
chaque prisonnier. L'ordre établi dans cette maison ne laisse rien à désirer; la journée est ainsi divisée : dix heures de sommeil ou de repos, onze de travail, et trois heures pour les repas et les récréations. Les détenus sont occupés à des travaux de menuiserie, cordonnerie, serrurerie, etc., etc.; le prix de la journée est de 45 centimes; la moitié de cette somme appartient à l'État, l'autre moitié est remise au prisonnier, mais seulement au moment de sa sortie. Pendant tout le temps qu'il reste dans la maison pénitentiaire, on ne permet pas qu'il conserve la moindre somme d'argent à sa disposition, et il ne saurait en avoir besoin, puisque l'administration pourvoit à toutes ses dépenses; il ne trouverait même pas le moyen d'en faire un mauvais usage, car toute vente, même d'objets de comestibles, est sévèrement défendue; toute boisson spiritueuse ou fermentée est interdite. Il n'est pas permis aux visiteurs d'apporter des alimens aux prisonniers.

La maison pénitentiaire de Lausanne, quoique construite sur un plan différent, est régie par des réglemens analogues; aussi les résultats qu'elle présente sont-ils également satisfaisans : 80 prisonniers environ y sont renfermés; elle pourrait en contenir 120. La dépense de premier établissement a été de 520,000 fr.; il en a donc coûté au gouvernement du canton de Lausanne 6,500 fr. pour loger chaque détenu. Une disposition qui ne saurait s'appliquer qu'aux maisons pénitentiaires qui ne contiennent qu'un petit nombre de détenus, contribue puissamment à l'amélioration morale de ceux de Lausanne. Un registre sert à consigner la conduite hebdomadaire des prisonniers : les administrateurs le consultent à la fin de chaque année; ils savent alors à qui ils peuvent accorder, sur le temps de détention, une remise de peine, qui peut s'élever à un mois par année. Dans la maison de Lausanne le nombre des femmes est à celui des hommes comme un à dix. Dans la maison de Genève, ainsi que dans celle de Lausanne, il est défendu aux prisonniers de parler pendant les heures de repas et de chanter dans les cellules; pendant les récréations ils peuvent s'entretenir entre eux, mais à voix basse. Il n'y a aucune différence entre leur nourriture et celle des employés de ces deux maisons; et ce qui prouve en faveur du régime alimentaire, c'est que les infirmeries sont vacantes pendant dix mois de l'année. Dans le moment où les hommes éclairés s'occupent en Europe du soin d'améliorer le sort des détenus,

dans le double but de la morale et de l'humanité, j'ai pensé qu'on lirait avec plaisir ces détails sur les maisons pénitentiaires de Lausanne et de Genève.

Une visite à Ferney est le complément indispensable d'un voyage à Genève. Soit que l'on ait été dans sa jeunesse séduit par le charme qui s'attache à presque toutes les compositions de cet homme extraordinaire qui donna son nom au dix-huitième siècle, qu'il remplit tout entier et par son âge et par ses écrits; soit qu'un esprit d'investigation et de critique ait mis en garde contre une séduction dont il est bien difficile de se défendre, on ne saurait aborder à Ferney sans éprouver la plus vive émotion. Voltaire...! voilà donc ta demeure pendant de longues années! c'est là que, fatigué des cours, c'est là que, rassasié d'éloges et voulant cependant acquérir une nouvelle gloire, tu vins jeune encore d'âge et déjà couvert de vieux lauriers, fuyant en apparence un monde dont l'attention devait te suivre, ainsi que ces littérateurs qui te reconnaissaient pour leur maître; c'est là que tu vins retremper ton génie dans la solitude à laquelle t'arrachaient trop souvent tes nombreux admirateurs! Les opinions sont inévitablement matière à controverse : combien les jugemens que l'on a portés sur Voltaire sont divers! Quelques écrivains, dénigrant sa gloire et ses intentions, l'ont représenté comme un être méchant, envieux, et qui ne pouvant supporter aucune supériorité à côté de la sienne, s'acharnait à poursuivre les auteurs dont les ouvrages pouvaient éveiller sa jalousie. Les autres, disciples dévoués, adeptes aveugles, professaient un fanatisme égal et pour les œuvres et pour le caractère du maître. Laquelle de ces deux versions faut-il adopter? Les anecdotes font connaître les hommes mieux que les phrases : elles ont sur ces dernières un avantage incontestable, car elles sont concluantes; celle que je vais rapporter est peu connue.

M. de Gouve, procureur du roi auprès de la cour des monnaies de Paris, l'un des plus riches financiers de l'époque, était l'ami particulier de ma famille; et si je rapporte cette circonstance, c'est pour que le lecteur puisse ajouter une foi entière à ce que je vais raconter. On sait que Voltaire tenait à Genève un grand état de maison, et même, sans que pendant plusieurs jours il parût au salon, le château recevait souvent des hôtes nombreux. Un jour d'été, en 1765, plusieurs étrangers de distinction s'y trouvaient réunis; on distinguait parmi eux lord M....,



Del. J. P. P.

Falkenstein sculp.

GENEVE .

A Paris chez Rittner, 11 Boulevard Montmartre. London March also published by Rittner, 8. Surrey S. Strand.

M. de Gouve, un seigneur prussien et un seigneur napolitain. On devait en attendant le dîner, et tout naturellement on s'entretenait de Voltaire. Lord M..... soutenait qu'un esprit aussi supérieur ne pouvait être accessible à cette bonté habituelle qu'il désignait, ou plutôt qu'il dénigrait, sous le nom de faiblesse humaine. M. De Gouve disait au contraire (et cette pensée a toujours été selon mon cœur), que plus un homme s'élève par son génie au-dessus de l'humanité, plus il tend à s'en rapprocher par une bonté véritable, dernière preuve d'un esprit supérieur. Un pari assez considérable est proposé, accepté, et l'on convient de tenter une épreuve tout-à-fait imprévue. Les dernières paroles venaient d'être prononcées, et Voltaire entre dans le salon : à peine les premières politesses avaient été échangées, que M. de Gouve, qui se tenait à l'une des fenêtres du côté de Genève, s'écrie avec une surprise véritable : c'est lui..., non, ce n'est pas lui..., ce ne peut être lui. Et qui donc? Rousseau, qui entre dans la cour. Rousseau! s'écrie Voltaire... il oserait...! qu'on le chasse! non, reprend-il aussitôt, avec un ton de voix visiblement émue, non, qu'on l'accueille; il doit être bien malheureux puisqu'il vient ici chercher un asile! A ces mots, Voltaire s'avancait vers la porte du salon, lorsque des regards échangés lui apprirent qu'on venait de le soumettre à une épreuve à laquelle peu d'hommes auraient résisté.

Maintenant donc, que le lecteur impartial prononce, et qu'il dise en sa conscience si l'auteur de vingt chefs-d'œuvre, si l'écrivain le plus fécond et le plus élégant de son siècle, si le poète le plus brillant et le plus gracieux de cette époque, n'était pas également inspiré par son cœur lorsqu'il adopta la petite-nièce du grand Corneille, lorsqu'il défendit la famille Calas et les Sirven, et lorsqu'il décida l'affranchissement des serfs du Jura. Le censeur sévère lui reprochera peut-être quelques accès d'un amour-propre trop irritable. Eh bien! oui, il était faible, il était incomplet, parce qu'il était homme. Qu'un autre homme donc se lève, qu'il l'accuse, et qu'il lui reproche ses imperfections!

Le château de Ferney appartient aujourd'hui à M. le comte de Budé, neveu du propriétaire du même nom, qui jadis l'avait vendu à Voltaire. Il s'est empressé de le racheter; mais par une complaisance dont on ne saurait lui tenir trop de gré, il permet aux étrangers de visiter tous les

jours les jardins et la partie du château habitée par Voltaire, dont les avenues ornent encore l'entrée principale. On remarque dans la chambre à coucher le portrait de Catherine II, avec cette inscription : *Présenté à M. de Voltaire par l'auteur*; en face est celui du grand Frédéric. J'ai dit que l'ameublement de cette pièce est resté tel qu'il était il y a 50 ans; aussi on y voit encore les portraits de Corneille, de Racine, de Milton, de Newton, de Leibnitz, du duc de Choiseul, de d'Alembert, de Franklin, de Diderot, de Marmontel, de Thomas, de Delille, d'Helvétius et de Mairan. Placé sur la terrasse du jardin, on découvre à la fois Genève, les montagnes de la Savoie et le Mont-Blanc. Voltaire ordonna que son bureau et un placard ne seraient ouverts que 50 ans après sa mort. Que contenaient-ils? Quelques personnes croient que l'on devait y trouver des manuscrits sur plusieurs familles contemporaines, et d'autres des prédictions sur la marche probable des événemens politiques. Ces deux meubles avaient été déposés dans un petit monument élevé dans le parc à la mémoire de Voltaire. Des brigands y pénétrèrent dans la nuit du 19 au 20 novembre 1819; ils y commirent des dégâts; les papiers disparurent; on n'a pu découvrir les auteurs du crime, et l'on en est réduit à des conjectures sur un sujet aussi intéressant.

Abbey 94

1. 3 ll., 49 pp. -
16 (of 17) plates

2. 26 pp.
11 plates

Coll. vi / 69 -ll

Sawyer

